13 DÉCEMBRE 1952

Illinois State Library

N° 374 - 100 FRANCS

L'ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

DANS CE NUMÉRO

★

EN EXCLUSIVITÉ :

Déclaration des chefs politiques de l'Indochine

★

J'ai été policier pendant six semaines

par G. RESSAC et Cl. THOMAS

★ ★ ★

CETTE SEMAINE

notre SUPPLÉMENT THÉATRAL :

« BACK STREET »
pièce en 3 actes et 1 prologue
de MICHEL DULUD
d'après le roman de
FANNY HURST

« IKE » EN CORÉE

« Votre métier est dur, mais je le prendrais volontiers en échange de celui que je fais maintenant ! » Cette apostrophe du général Eisenhower à des soldats américains bivouaquant dans la neige coréenne résume à elle seule les difficultés que rencontre le futur président des États-Unis dans l'élaboration de sa politique extérieure.

VOIR PAGES
641, 642 ET 643
L'ARTICLE DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL
PAUL MOUSSET

PHOT. U. P.

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

COTON INFROISSABLE

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

MARQUE DÉPOSÉE Impressions de Lyon

FABRICANTS

TISSAGES VOIRON CHARTREUSE S.A

LYON

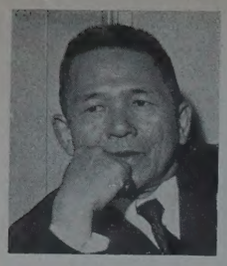
MARQUE DEPOSEE ★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

★ ★ ★ EXIGEZ LA MARQUE ★ ★ ★ IMPRESSIONS DE LYON ★ ★ ★ SUR LISIERES ★ ★ ★

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ

« SI LA CHINE LIMITE SON AIDE AU VIETMINH A CELLE QU'ELLE LUI DONNE ACTUELLEMENT, LA GUERRE EST FINIE DANS DEUX ANS »

DÉCLARE A « FRANCE-ILLUSTRATION » S. E. NGUYEN VAN TAM



S. E. NGUYEN VAN TAM

PRÉSIDENT DU CONSEIL DU VIETNAM : « LE VIETMINH A DILAPIDÉ SES TROUPES D'ÉLITE »

ANCIEN administrateur provincial, sorti de l'école de droit d'Hanoï, S. E. Nguyen van Tam est citoyen français. Il a participé pendant la guerre à la résistance. Emprisonné par les Japonais, Nguyen van Tam devait, peu après, se heurter au Vietminh comme gouverneur du Nord-Vietnam, puis comme ministre de l'Intérieur, portefeuille qu'il détient encore. Son influence s'accroît. Nguyen van Tam fait la guerre avec résolution, avec la tranquille certitude d'obtenir la victoire.

— Quelle est, Monsieur le Président, la force militaire du Vietminh ?

— Elle se compose de quatre divisions régulières, auxquelles s'ajoutent des éléments mêlés à la population et qui n'entrent en action qu'à l'approche des troupes régulières. Celles-ci, soumises à une discipline très stricte, sont courageuses. Mais leur valeur militaire est en régression. Le Vietminh a sacrifié des corps d'élite, dans l'affaire de Hoa-Binh par exemple. Le recrutement par propagande devient difficile.

— On prétend que le service de renseignements vietminh est plus efficace que celui des Franco-Vietnamiens ?

Le président sourit :

— Naguère il m'est arrivé de photographier des documents ultra-confidentiels du Vietminh... Nous sommes bien renseignés sur ce qui se passe en zone vietminh.

— Pouvez-vous fixer un délai à la pacification de votre pays ?

— Si la Chine limite son aide au Vietminh à celle qu'elle lui donne en ce moment, dans deux ans le Vietnam sera pacifié ; le Vietminh reçoit de la Chine un matériel abondant, mais nous bénéficions chaque mois de 7.000 tonnes de matériel américain et français. Quant aux techniciens chinois, ils sont au moins équilibrés par les techniciens français.

— Le Vietminh dispose-t-il, comme l'Espagne pendant sa guerre civile, de contingents internationaux ?

— Non. La participation de volontaires communistes d'Europe ou d'Asie est négligeable.

— Quelle signification donnez-vous à l'attaque présente du Vietminh ? Quelles sont, selon vous, ses possibilités de développement ?

— Elle est destinée à montrer que « l'on fait quelque chose ». Son succès en pays thaï, vaste région presque déserte, est quasi inévitable. Mais le véritable objectif réside dans le delta qui constitue le grenier du Nord. Dès les limites extérieures du delta le Vietminh « se cassera les dents ».

— On assure que la Chine calcule son aide pour entretenir le conflit, qu'elle rétablit l'équilibre sans même chercher à le rompre en faveur du Vietminh.

— Cela est vrai. Le rapport *actuel* des forces est en notre faveur et si la guerre se poursuit dans les mêmes conditions on peut en prévoir la fin dans deux ans.

— Quelle est la situation économique comparée des zones que vous contrôlez et de celles dominées par le Vietminh ?

— Dans ces dernières, les rizières sont abandonnées en beaucoup d'endroits. Lorsqu'on a mobilisé les paysans comme porteurs et qu'on leur a fait parcourir 30 kilomètres en une nuit avec 30 kilos sur le dos, il est impossible de leur demander de cultiver convenablement.

Dans nos provinces la réforme agraire en cours a eu les meilleurs effets. Elle s'accomplit sans opposition. Les propriétaires absentéistes, dont les revenus avaient considérablement diminué, ont été très heureux de vendre leurs propriétés. 30 millions de piastres ont été consacrés à cette opération et déjà 30.000 hectares ont été redistribués, par parcelles de 3 ou 4 hectares. Le sort des fermiers était très mauvais. Ils devaient pratiquement donner 80 % de leurs revenus aux grands propriétaires.

— Existe-t-il selon vous d'autres pays dans le Sud-Est asiatique qui soient décidés à s'opposer au communisme ?

— Le Cambodge, le Laos, le Siam ne se sentent pas plus que nous attirés par le communisme. Si à l'origine il a pu se produire des confusions, si maints Vietnamiens se sont tournés vers Ho Chi Minh comme vers le représentant du nationalisme pur, aujourd'hui le doute n'est plus possible. Ils viennent à nous de plus en plus. M. Nguyen Huu Tri, leader du Daï Viet, en acceptant sa nomination comme gouverneur du Nord-Vietnam, est sorti avec honnêteté d'une longue période de réserve qui correspondait pour lui, comme pour beaucoup d'autres Vietnamiens éminents, à une crise de conscience. Elle était parfaitement honorable, mais nous sommes en droit de nous féliciter de tels ralliements. Ils ont pour nous une grande signification. Le Vietnam est une réalité solide. Ceux dont les sympathies allaient ces temps derniers encore au Vietminh en témoignent chaque jour par leur adhésion au gouvernement légal.

En janvier prochain auront lieu les élections des conseils communaux. Elles seront suivies, d'ici la fin de l'année 1953, d'élections provinciales. Les élus communaux désigneront les délégués aux assemblées provinciales qui siégeront à côté des gouverneurs des trois « Ky » ; enfin seront élus les députés à l'Assemblée nationale. Ainsi s'affirmera le caractère démocratique du Vietnam.

— Quelles sont vos impressions sur l'état d'esprit en France, concernant la guerre avec le Vietminh ?

— On est trop pessimiste. La situation actuelle au Vietnam est meilleure qu'on ne l'imagine ici.

S. E. NGHIEN VAN TRI

MINISTRE DE LA DÉFENSE DU VIETNAM : « LA RELÈVE IRA DE PLUS EN PLUS VITE »

AGÉ de quarante-cinq ans, citoyen français, Nghien van Tri, ministre de la Défense, est ingénieur de l'Ecole centrale. En 1948 les forces de l'Union française soutenaient seules le combat contre le Vietminh.

En 1952, le haut commissariat français achève le transfèrement aux forces armées du Vietnam des bataillons formés sur l'ordre du maréchal de Lattre après la victoire de Vinh-Yen, bataillons qui donnent maintenant naissance aux premiers groupes mobiles vietnamiens.

LES CONVENTIONS MILITAIRES

A. Les accords du 8 mars 1949 ont défini :

Le caractère national de l'armée vietnamienne ;

L'aide de la France, du triple point de vue des cadres, du matériel et des finances ;

Les bases de l'Union française au Vietnam ;

Le rôle et les attributions d'un comité militaire permanent, organe de coordination en temps de paix et préfiguration d'un état-major mixte pour le temps de guerre ;

La subordination de l'armée vietnamienne à un général commandant en chef français pour toutes opérations de guerre.

B. La convention du 30 décembre 1949 :

Développait les principes ci-dessous énoncés. Il y est établi que :

Les militaires passant de l'armée française à l'armée vietnamienne et inversement conservent leurs droits ;

Les charges financières sont supportées par le budget national ;

La France satisfait aux besoins en matériel ;

La France contribue à la formation des cadres de l'armée vietnamienne ;

La déclaration de l'état de siège peut être prononcée par le haut commissaire de France.

A l'occasion de cet accord un échange de lettres entre S. M. Bao Daï et le haut commissaire annonçait le développement de l'armée vietnamienne sur le plan de quatre divisions.

La contribution du Vietnam aux charges financières s'établit sur la base de 40 % des revenus budgétaires nationaux, la France assumant le financement du surplus des dépenses.

Structure de l'armée :

Elle a été fondée sur le groupe mobile, soudé autour d'un chef et de son état-major, et que l'on accroît ou diminue suivant les nécessités.

Il existe actuellement une soixantaine de bataillons d'infanterie, de bataillons de parachutistes, de groupes d'artillerie, des batteries de campagne, des escadrons de reconnaissance, des compagnies du génie, de transmission, de transport.

A la tête de l'armée se trouve l'empereur, assisté du ministre de la Défense. L'état-major interarmes, comprenant les départements de la Marine, de l'Air, et les directions des services, est placé sous les ordres du général de brigade Nguyen van Hinh.

Actuellement 250.000 Vietnamiens sont engagés dans la lutte contre le Vietminh, soit dans les forces françaises d'Extrême-Orient, soit dans l'armée vietnamienne (dont les effectifs s'élèvent dès maintenant à 150.000 hommes).

Le problème des cadres :

Un des principaux obstacles au développement de l'armée vietnamienne résidait dans l'absence de cadres vietnamiens. Aujourd'hui l'école militaire interarmes de Dalat forme 500 officiers d'active par an.

L'école des élèves-officiers de réserve de Thu-Duc instruit également chaque année 1.000 sous-lieutenants.

Les futurs chefs de bataillon et officiers d'état-major préparent leur promotion au stage de commandement tactique d'Hanoï.

La relève des cadres français des unités transférées au Vietnam (provenant des forces terrestres d'Extrême-Orient) sera amorcée, pour les cadres subalternes, fin 1953.

En ce qui concerne les cadres supérieurs, les besoins sont évalués à 6.000 officiers d'active. La relève, dans ce secteur, sera plus lente, mais elle est déjà commencée.

Effort financier :

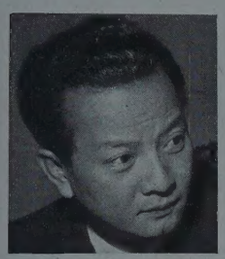
800 millions de piastres avaient été prévus pour 1952. En fait, le Vietnam aura dépensé 1.750 millions de piastres (30 milliards de francs), soit 58 % du revenu budgétaire national.

La relève :

Dès maintenant, le secteur de Hung-Yen est entièrement tenu par des unités vietnamiennes, sous le commandement d'un officier vietnamien.

Les provinces du Sud-Vietnam, de Bentre, de Gogong et de Tanam sont transférées à l'armée vietnamienne. Celle-ci a donné des preuves de sa valeur dans la défense du poste de Vinh-Hoa et lors de l'attaque du poste de Ba-Don.

Venues à Paris à l'occasion de la réunion du Haut Conseil de l'Union française (qui est, en quelque sorte, le Conseil des ministres du « Commonwealth » français), différentes personnalités éminentes du Vietnam, du Cambodge et du Laos ont bien voulu préciser à notre collaborateur René Branellec leur conception des problèmes intéressant leurs pays et qui préoccupent actuellement l'opinion française.



S. A. R. SISOWATH MONIRETH

« PAS DE PROBLÈME VIETMINH AU CAMBODGE »

Le profil de Bouddha et la simplicité du grand seigneur. Né en 1909 à Pnom-Penh, le prince Monireth est le fils aîné de S. M. Sisowath Monivong, oncle de S. M. Norodom Sihanouk. Engagé le 2 décembre 1939 dans l'armée française, participe à la campagne de France comme sous-lieutenant, puis lieutenant à la Légion étrangère. Cité à l'ordre de l'armée. Actuellement capitaine. Président du Conseil du Cambodge le 23 octobre 1945. Aujourd'hui, vice-président du Conseil dans le gouvernement de S. M. Sihanouk.

La très jeune armée royale khmère compte 14.000 hommes (parachutistes, chasseurs, compagnies autonomes d'infanterie, escadron de reconnaissance, flottille fluviale, éléments du génie, de transport, de transmission).

Le Cambodge possède depuis 1946 une Ecole militaire dont la dernière promotion comporte 60 élèves officiers. D'autre part, la promotion des cours pour E. O. R. créés en 1950 s'est élevée à 50.

L'école des cadres subalternes a donné en 1952 une promotion de 500 sous-officiers.

Plus de 10.000 Cambodgiens ont déjà combattu sur tous les théâtres d'opérations d'Indochine.

« Il n'y a pas, m'a précisé le prince Monireth, de problème vietminh au Cambodge même. Les Vietminh sont venus du Vietnam afin de faciliter le trafic des armes entre les différentes régions du Sud-Est asiatique.

Le problème des Issaraks est complètement différent de celui du Vietminh. Les Issaraks ont été « créés » par les Japonais et les Siamois. La rétrocession au Cambodge du territoire donné à ceux-ci par les Japonais s'est accompagnée d'une dissidence d'où sont exclus les mobiles patriotiques. Les quelque 2.000 ou 2.500 Issaraks qui tiennent la forêt ne sont rien d'autre que des pirates dont les chefs visent à la constitution d'un fief qu'ils mettraient en coupe réglée ainsi que les régions voisines. Depuis l'avènement au pouvoir de Sa Majesté, en juin 1952, nous avons enregistré de nombreux ralliements, et le problème Issarak est en bonne voie de solution.

Propriétaire de son lopin de terre, le paysan cambodgien est profondément hostile au communisme.

Le Cambodge a adhéré le premier à l'Union française. Cent ans de coopération avec la France ont parfaitement montré que nos intérêts sont complémentaires.

S. E. TIAO SOUVANNAPHOUMA

« LE LAOS EST IMPERMÉABLE AU COMMUNISME »

Les traits fortement dessinés, cinquante et un ans. Ingénieur des Travaux publics et ingénieur électricien, le prince Souvannaphouma a été ministre des Travaux publics du Laos en février 1950. En novembre 1951 il est désigné premier ministre. Le prince a présidé en avril 1952 la délégation laotienne à la Conférence économique de Paris.

***

Depuis octobre 1949, date à laquelle fut prise la décision de créer une armée laotienne, 6 bataillons d'infanterie ont été formés ainsi qu'une compagnie du génie et 35 commandos para-militaires. Au total 15.000 hommes, auxquels s'ajoutent 7.500 Laotiens servant dans les unités françaises, combattent le Vietminh. Notre population comptant 2.500.000 âmes, notre coopération est donc importante.

Pour encadrer notre armée, une école a été créée qui a déjà formé 177 officiers sur les 270 nécessaires. En 1953, nous atteindrons ce chiffre qui ne comprend pas, naturellement, les officiers spécialistes dont l'instruction est beaucoup plus longue.

Nous n'avons pas de problème intérieur. Par ses traditions familiales et religieuses qui sont très fortes, le Laotien est « imperméable » au communisme. Les éléments vietminh se trouvant au Laos viennent du Vietnam, comme ceux du Cambodge et pour les mêmes raisons : transport d'armes et de produits pharmaceutiques.

— Que pensez-vous des développements possibles de l'offensive vietminh vers le Laos ?

— Il y a quelques dangers à la frontière du Laos et du pays Thaï. Mais nous espérons que Na-Sam tiendra.

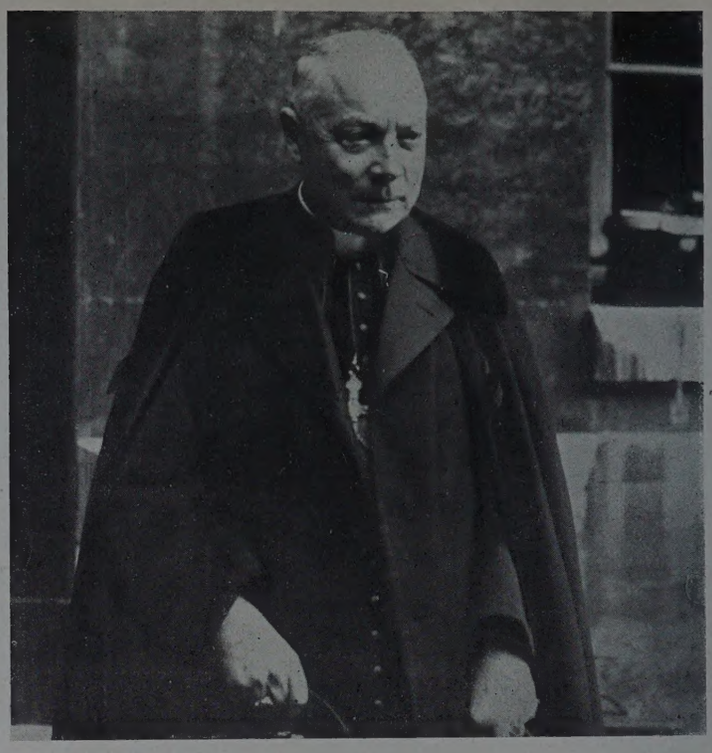
— Existe-t-il des risques de contamination communiste dans les pays voisins du Vietnam ?

— Le Laos, constitué, comme le Cambodge, de 95 % de paysans, n'a aucune attirance pour le régime communiste. La population autochtone du Siam se rapproche de celle du Laos, à ce point de vue. Mais elle s'est augmentée de 3 ou 4 millions de Chinois qui apportent un gros élément d'incertitude. De la Birmanie, on connaît peu de chose. Son gouvernement semble décidé à lutter.

— Estimez-vous que le plan de défense du Sud-Est asiatique soit satisfaisant ?

— Le danger actuel est très minime. Une invasion chinoise changerait en revanche complètement les données du problème.

Photographies *France-Illustration* (Pierre Bizet).



Mgr Feltin **(à gauche)**, dix-huitième cardinal sur le siège archiépiscopal de Paris, et Mgr Grente, archevêque du Mans, membre de l'Académie française.

DEUX FRANÇAIS PARMI VINGT-QUATRE NOUVEAUX CARDINAUX

DEPUIS longtemps on attendait que le Souverain Pontife comblât les vides qui s'étaient produits dans les rangs du Sacré Collège et qui avaient peu à peu ramené le nombre de ses membres à quarante-six. C'est désormais chose décidée et le 12 janvier prochain, au cours d'un consistoire secret, S. S. Pie XII créera vingt-quatre cardinaux, onze italiens et treize appartenant à d'autres nationalités. Ainsi complété, le Collège cardinalice comptera vingt-sept Italiens et quarante-trois étrangers.

Deux prélats français reçoivent la pourpre : Mgr Feltin, archevêque de Paris, et Mgr Grente, archevêque-évêque du Mans. Le nonce apostolique en France, Mgr Roncalli, est également élevé au cardinalat ainsi que Mgr Valério Valeri, qui fut, lui aussi, nonce en France et qui est maintenant assesseur de la Congrégation pour l'Eglise orientale.

Le pape a — et c'est l'événement de cette promotion — désigné comme cardinaux Mgr Stepinac, archevêque de Zagreb en Yougoslavie, et le primat de Pologne, Mgr Wyszinski, archevêque de Varsovie. Il n'est pas douteux qu'il a voulu ainsi donner aux catholiques de Yougoslavie et de Pologne un témoignage particulier de son affectueuse sollicitude.

Mgr Roncalli, nonce en France **(ci-dessus,** avec le Président de la République), reçoit la pourpre. **En bas de la page, à gauche,** le nouveau pro-secrétaire d'Etat aux affaires ordinaires, Mgr Montini, et **(à droite)** Mgr Tardini, son collègue aux affaires extraordinaires.

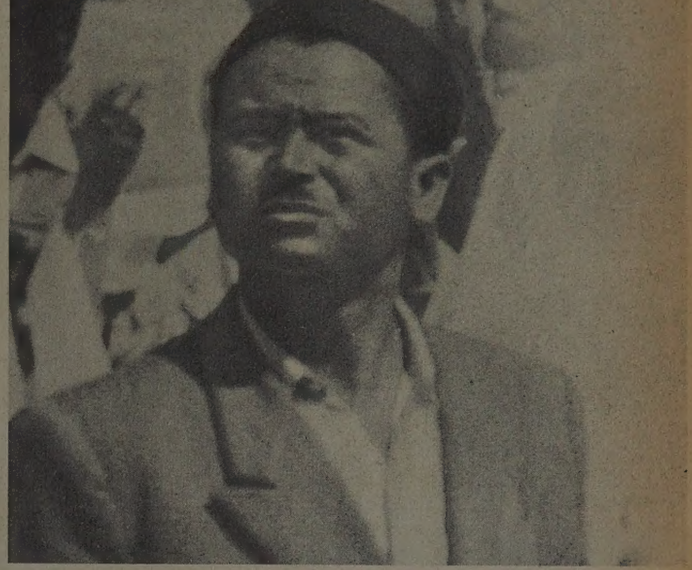
En même temps qu'il portait de nouveau à soixante-dix le nombre des cardinaux, Pie XII pourvoyait de titulaires deux postes importants : celui de pro-secrétaire d'Etat pour les affaires ordinaires est attribué à Mgr Montini, tandis que les affaires extraordinaires sont confiées à Mgr Tardini. Ni l'un ni l'autre des deux pro-secrétaires n'est cardinal.

Le 12 janvier prochain les nouveaux membres du Sacré Collège seront publiés. Quelques jours plus tard aura lieu à Saint-Pierre la remise de la barrette, suivie le lendemain de la remise du chapeau. Au cours d'une dernière cérémonie, ils recevront l'anneau, signe de leur dignité.

Né à Delle, dans le territoire de Belfort, Mgr Feltin occupe depuis trois ans le siège archiépiscopal de Paris. Il fut précédemment évêque de Troyes, archevêque de Sens et en 1935 succéda au cardinal Andrieu comme archevêque de Bordeaux. D'une grande puissance de travail, informé de tous les problèmes du temps, il déploie à l'archevêché et aussi à la présidence du mouvement international *Pax Christi* une activité dont ses familiers témoignent avec un étonnement admiratif.

Quant à Mgr Grente, issu d'une famille normande, docteur ès lettres, il a fait carrière dans l'enseignement jusqu'en 1918 où il fut nommé évêque du Mans, siège qu'il n'a pas quitté depuis lors. A l'occasion de ses vingt-cinq ans d'épiscopat, le pape lui conféra à titre personnel la dignité d'archevêque. Auteur de nombreux ouvrages, conférencier recherché en France et à l'étranger, Mgr Grente a vu ses talents reconnus par l'Académie française qui, en 1936, l'accueillit parmi ses membres.

AUX QUATRE COINS DU MONDE...



LES COMPAGNIES SAHARIENNES ONT CINQUANTE ANS

Ouargla, chef-lieu des territoires militaires du Sud-Algérien, a vu rassemblées pour la première fois, à l'occasion de leur cinquantenaire, les compagnies sahariennes qui font régner la paix française sur cette étendue quatre fois plus vaste que la métropole. L'action de ces quelque trois mille hommes et des officiers des Affaires indigènes ne se borne d'ailleurs pas à ce rôle de maintien de l'ordre : trancher les différends, soigner les malades, surveiller l'élevage des chameaux, favoriser l'extension des palmeraies, telles sont les multiples missions dont ils s'acquittent.

M. Charles Brune, ministre de l'Intérieur, qu'on voit ici entre M. Roger Léonard, gouverneur général de l'Algérie (à gauche), et M. de Hauteclocque, résident général de France en Tunisie, savourant les dattes renommées d'Ouargla, a tenu à rendre hommage à l'œuvre pacifique de ces guerriers dont M. Pierre de Chevigné, secrétaire d'Etat à la Guerre, a décoré l'étendard de la Croix de guerre avec palme.

UN CRIME INEXPLICABLE... OU QUI S'EXPLIQUE TROP BIEN !

L'assassinat du leader de l'U. G. T. tunisienne, Ferhat Hached, est un nouvel et cruel épisode de cette campagne d'excitation terroriste qui se développe de façon inquiétante depuis quelques semaines dans la Régence. Attentat troublant. A la fois par les conditions mystérieuses dans lesquelles il a été perpétré, par les contradictions relevées dans les témoignages et aussi par le moment qu'ont choisi les meurtriers. Comment ne pas souligner le curieux synchronisme entre ce crime et l'ouverture devant l'Assemblée de l'O. N. U. du procès intenté à la France par les Etats arabo-asiatiques ? Ferhat Hached, fondateur de l'Union générale des travailleurs tunisiens autochtones, avait obtenu l'appui de la Confédération Internationale des travailleurs libres et celui des syndicalistes américains. Il était l'animateur d'un mouvement d'agitation spectaculaire et violent destiné à impressionner les délégués des Nations Unies. L'exploitation qui a été faite à Manhattan de sa disparition ajoute un autre élément inquiétant à un acte sur lequel il conviendrait que toute la lumière fût faite.

QUEL USAGE FERA « IKE » DU BLANC-SEING QU'IL TIENT DE LA NATION ?...

Les philosophes de l'histoire s'étonneront peut-être un jour que le général Van Fleet, commandant de la VIII[e] Armée à Séoul, ait attendu la fin de novembre pour révéler que les soldats américains ne représentent que le quart des combattants de Corée. La Corée, on l'a dit et répété, fut, aux récentes élections, l'un des atouts majeurs des républicains. Les électeurs du général allèrent aux urnes convaincus de trois vérités apparentes : l'Amérique supportait seule, financièrement et militairement, le poids de la guerre ; les pertes américaines étaient très lourdes ; en annonçant son intention de se rendre sur le 38[e] parallèle Eisenhower promettait implicitement de mettre fin à l'aventure. Le mutisme du général Van Fleet répondait, en l'occurrence, à une tactique. En exposant des faits que tout correspondant de guerre connaît depuis janvier dernier (et que nous avons relatés dans *France-Illustration*, à notre retour d'Asie), il a obéi, évidemment d'accord avec Eisenhower, à une préoccupation : apaiser des espoirs conçus sans raison valable. Visiblement inspirée, la presse se garde à présent de laisser prévoir une issue tenant de la prestidigitation. Sans rendre au véritable auteur des méthodes qu'ils en viennent à envisager (Mac Arthur) l'hommage qui lui semble dû, certains quotidiens entrevoient timidement l'envoi en ligne des nationalistes chinois et un blocus, sinon un bombardement, de la Chine de Mao Tse Toung. Stratégie aux conséquences redoutables. Ses promoteurs ne l'ignorent point. Au fond d'eux-mêmes ils ne souhaitent pas le succès de leurs idées. Tout au plus entendent-ils, croit-on, insister auprès du public sur les difficultés du problème. Les propositions de l'Inde touchant au règlement de l'affaire coréenne auraient dû dès lors rallier dès le début leurs suffrages. Aucun journaliste, certes, ne s'est prononcé contre cette tentative de solution. Elle n'en a pas moins été présentée de façon curieuse... Curieuse pour ceux qui, loin de l'Amérique, ne soupçonnent pas la tendance *actuelle* de cette nation vers un isolationnisme qui n'ose pas encore dire son nom. Nul, cela va de soi, ne désire une prolongation du conflit. L'Amérique est unanime à réclamer sa fin. Mais, au stade présent de l'évolution des esprits, beaucoup, consciemment ou non, regretteraient de voir une solution intervenir sous les auspices de l'O. N. U.

A l'égard de cette institution, la désaffection est, pour le moment, profonde. Tous ceux qui, plus influencés qu'ils ne veulent bien l'admettre par les diatribes contre « le nid d'espionnage communiste représenté sur les côtes américaines par l'immeuble des Nations Unies », se réjouissaient dans leur for intérieur de la démission spectaculaire de M. Trygve Lie et de la découverte, dans le personnel de l'O. N. U. d'espions avérés, craignent maintenant qu'un compromis élaboré dans la maison de verre plantée au bord de la rivière de l'Est ne donne à l'organisation des Nations Unies un regain de vigueur.

A TRAVERS LE SUD

Ces lignes n'ont point pour but d'exhaler une rancœur, ni de déplorer une attitude, un « refus de se donner » de la part de l'Amérique, qu'on voulait croire choses du passé. Elles ne tendent qu'à consigner les fluctuations intellectuelles d'un peuple qui demeure dans l'incertitude et souffre de ne plus entrevoir de solution magique à tous les problèmes. Elles sont écrites dans le sud des Etats-Unis, après un voyage qui, par l'Illinois, le Kentucky, l'Arkansas, l'Oklahoma, le Texas, se poursuit en Louisiane, donc très loin de New-York, mais dans des Etats qui, s'ils se révèlent moins hostiles à une collaboration internationale que ceux de l'Ouest, « pensent américain » de façon beaucoup plus étroite que le Connecticut, par exemple, ou le Massachusetts. Dès le lendemain des élections, le sentiment général s'y est affirmé inquiétant pour un Français. Non que la France se voie attaquée. Mais un ton qu'on espérait périmé reparaît dans la presse sudiste, une presse plus importante encore que celle de Nouvelle-Angleterre.

(SUITE PAGES 642, 643)

AUX QUATR

LES SARROIS ONT VOTÉ « EUROPÉEN »

La virulente campagne des partis pro-allemands n'a pas eu de prise sur les électeurs sarrois. Ceux-ci ne se sont en effet abstenus que dans une proportion extrêmement faible (7 %) et 24 % seulement ont déposé dans les urnes des bulletins blancs. Le président Hoffmann et son parti, le parti chrétien populiste, remportent donc une victoire extrêmement nette puisqu'ils compteront désormais au Landtag vingt-neuf sièges, les socialistes en ayant dix-sept.

Le chancelier Adenauer a prétendu dans une interview accordée aussitôt après les élections que celles-ci n'avaient pas permis à la population sarroise d'exprimer librement sa volonté. L'échec des consignes données par la propagande allemande qui aurait voulu, comme l'a dit le représentant de la France en Sarre, M. Gilbert Granval, transformer les élections en plébiscite, est si net qu'on conçoit la déception de M. Adenauer. Le résultat en tout cas laisse la porte ouverte aux négociations et, comme l'a dit encore M. Granval : « La voie est libre pour bâtir l'avenir européen de la Sarre. »

FUNÉRAILLES ROYALES A MONTPELLIER

Tandis que l'Italie faisait des obsèques nationales à Victor Orlando, ancien premier ministre du royaume et dernier survivant des quatre « Grands » de 1918, un cortège de rois, de princes et de princes en exil accompagnait à sa dernière demeure l'ex-reine Hélène d'Italie. Son fils, l'ex-roi Humbert, qu'entouraient l'ex-reine Marie-José et leurs enfants, la princesse de Battenberg et la princesse Xénia de Montenegro, sœurs de la défunte, sa fille, la princesse de Bourbon-Parme, auxquels s'étaient joints notamment l'ex-roi Farouk d'Egypte, le prince Paul de Yougoslavie, le prince Georges de Grèce et M. Quaroni, ambassadeur d'Italie à Paris, suivirent les funérailles à travers les rues de Montpellier où s'était massée une foule recueillie.

De nombreux Italiens de toute condition avaient eux aussi tenu à franchir les Alpes

pour venir apporter un dernier témoignage d'attachement à celle qui avait, pendant plus de quarante années, été leur reine.

Voilà deux ans que la souveraine s'était retirée dans la cité languedocienne, où elle avait su gagner par sa bonté, le cœur de tous ceux qui l'approchaient.

Son corps repose désormais en terre française ; elle a pour sépulture provisoire le caveau de la famille du professeur Lamarque, son médecin personnel.

Mais un coffret et un sachet contenant de la terre d'Italie ont été enfermés avec la défunte sous la dalle funéraire.

CINQ RELIGIEUSES INAUGURENT LE « PARIS-TOKIO »

Après-demain mes sœurs et moi serons au Japon, me dit la R. M. Marie-Paula. Quand je pense que nous avions mis plus d'un mois en 1947 pour atteindre notre but ! L'assistante générale de la société de « Marie Auxiliatrice » s'apprête à repartir, accompagnée de quatre jeunes religieuses.

Toutes les cinq allaient prendre l'avion inaugural de la ligne Paris-Tokio pour rejoindre leur fondation japonaise de Fukuyama, proche de Hiroshima. Que de changements ! Il y a cinq ans l'assistante générale, la R. M. Marie-Paula, partait pour le Japon avec quatre religieuses. Elle revenait en 1948, laissant là-bas une maison en construction et un embryon d'école à la garde des quatre fondatrices.

Il y a maintenant cinq cents élèves, toutes Japonaises, à la *Gakuen ahe no hoshi* (école de l'Etoile du matin) et six jeunes missionnaires sont allées rejoindre les pionnières de la première heure. Et c'est le tour des R. M. Marie-Simone, Paule-Robert, Lydia et Marie-William. Cependant, le même soir, sur le terrain d'Orly, un peu d'émotion se devinait à l'ombre des cornettes. Car pour les quatre religieuses il n'était pas question de voyage de retour...

PAR NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL PAUL MOUSSET

Seul un mode désabusé y semble à présent de mise pour traiter de l'Europe ou des relations internationales. Un magazine de large circulation (*Newsweek*) parle-t-il de l'Indochine ? C'est pour signaler que la France, qui se prétend « saignée à blanc » par la guerre contre le Vietminh, n'a réellement en ligne que cinquante mille Français de la métropole, et pas un seul soldat du contingent, à moins qu'il ne soit volontaire. Encore lit-on là des chiffres, des précisions. Qu'on ouvre un journal du Sud (*New Orleans Item* du 24 novembre). Première question de la rubrique *Mettez votre intelligence à l'épreuve* : « En essayant de s'acheter des amis à coups de milliards de dollars versés à l'étranger, l'Oncle Sam ne doit pas perdre de vue le triste sort de quel personnage de la Bible : le bon Samaritain ? l'Enfant prodigue ? Goliath ? Samson ? » Voici la réponse : « L'Enfant prodigue, qu'abandonnèrent les amis qu'il avait achetés. » Tout commentaire paraît inutile. C'est quotidiennement qu'on voit ici ou là une allusion à « tout cet argent donné par l'Amérique à l'étranger », dans une presse dont, à une ou deux exceptions près, il est impossible de chanter les louanges.

Comment s'étonner que, par voie de conséquence, cette institution essentiellement internationale qu'est l'O. N. U. n'emporte pas la faveur d'un peuple n'ayant plus tendance à voir en elle qu'une source d'inconvénients graves, nés de ces *entanglements with foreign powers* contre lesquels des pères de la Constitution mettaient les premiers Américains en garde ? Non qu'aient paru jusqu'ici, nulle part, de critiques contre le principe même de l'O. N. U. Tout au plus des sous-entendus préparent-ils le terrain. Un rédacteur rend-il compte de la visite récente du président élu au siège des Nations Unies ? Il ne peut se retenir de citer la remarque d'Eisenhower à un de ses anciens collaborateurs rencontrés par hasard : « Comment, vous travaillez ici ? Je ne vois pas comment les Etats-Unis peuvent se passer de vous. »

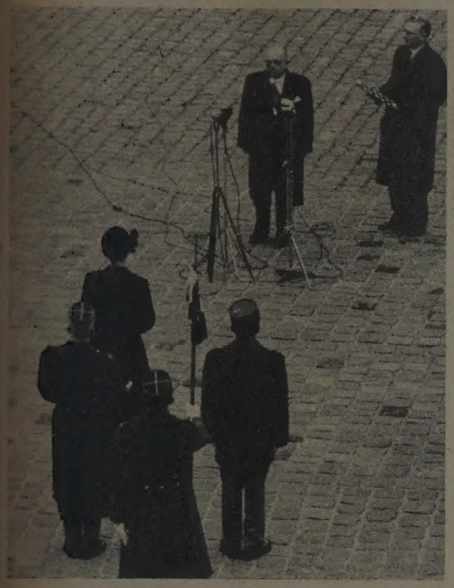
Il faut en outre bien comprendre que pour la masse américaine, O. N. U., N. A. T. O. et aide à l'Europe en sont venus à signifier la même chose. En l'absence d'un danger pressant, éclatant, il est difficile à des gens qui, depuis des générations, s'estimaient à l'abri de tout danger sur leur territoire propre, de se persuader du caractère actuellement impérieux, pour leur sauvegarde, d'une coopération à plein rendement avec l'Europe. Si l'on n'entend que d'aventure des phrases comme : « Au fond, c'est Woodrow Wilson qui, en intervenant en Europe, a tout déclenché », nul ne peut nier qu'*aujourd'hui* nombre d'Américains ne se sentent portés à une revision des modalités de la politique inaugurée par Roosevelt. En gros : sur cent personnes, cinquante-cinq seulement se déclarent en faveur du principe. Plus précisément, voici la question telle qu'elle fut récemment posée : « L'Amérique a pris l'initiative de tâcher de préserver la paix dans le monde en aidant financièrement les autres pays et en réarmant les nations libres contre le communisme. Estimez-vous qu'elle ait eu raison ? » Oui, ont répondu 55 % des gens ainsi interrogés. Non : 12 %. Ni oui ni non : 14 %. Pas d'opinion : 19 %.

Ainsi, alors qu'aux origines la nation américaine presque unanime suivait Washington dans son programme d'aide et de réarmement, 55 % seulement des Américains en décembre 1952 n'en répudieraient pas l'idée. Et encore sur cette fraction de l'opinion, compte tenu des correctifs apportés à ce sentiment, moins d'un tiers jugent qu'aide et réarmement doivent continuer sous leur forme actuelle, tandis que 44 % affirment qu'une certaine assistance doit être encore accordée à l'Europe à condition d'en réduire le montant.

LA PAROLE PASSE AU GÉNÉRAL

La nation américaine lui a remis, tacitement, un blanc-seing. C'est à lui et à ses conseillers qu'il appartient de faire prévaloir les vues du nouveau régime. Car l'impression s'affirme de plus en plus que c'est bien à un nouveau régime, conser-

COINS DU MONDE...



SUPRÊME HOMMAGE AU LIBÉRATEUR DE PARIS

Cinq ans après le tragique accident d'avion de Colomb-Béchar où le libérateur de Paris devait trouver la mort, le président de la République, accompagné de M. René Pleven, ministre de la Défense nationale, a remis à M^me^ Leclerc de Hautecloque, dans la cour d'honneur des Invalides, le bâton de maréchal, insigne de la dignité conférée à titre posthume à son mari. Toute la nuit précédente une foule recueillie avait défilé dans la crypte où repose le corps du glorieux soldat. Pieux pèlerinage qui montre à quel point la capitale a conservé le souvenir du chef de la 2^e^ D. B. qui pour ses anciens soldats et pour les Parisiens restera d'ailleurs « le général Leclerc ».

NEW-YORK A CÉLÉBRÉ LE THANKSGIVING DAY

Le *Thanksgiving day*, jour de grande liesse aux Etats-Unis, consacré par tradition à remercier le Seigneur de la fertilité qu'il donne à la terre et de l'abondance des récoltes, marque vraiment pour les Américains le début des fêtes de fin d'année.

Tandis que les magasins inauguraient leurs vitrines de Noël, plus de deux millions de Newyorkais ont, comme à l'habitude, profité de cette journée de congé pour assister à la parade traditionnelle.

Fanfares éclatantes, costumes rutilants, rien ne manquait au défilé, dont la vedette fut cet énorme ours de baudruche qui balançait légèrement son embonpoint au-dessus de Times Square.

vateur et républicain, que le monde va avoir affaire. Le général s'entoure d'hommes et de femmes dont, à l'exception de MM. Foster Dulles, Harold Stassen, on devine plus qu'on ne connaît les opinions. Le divorce se révèle en tout cas complet entre le cabinet qui entrera en fonction le 20 janvier et ceux des présidents Roosevelt et Truman. Les théoriciens, aux idées souvent plus généreuses que pratiques, cèdent la place à des hommes d'action auxquels on n'en conte guère. Seule qualification, semble-t-il, pour obtenir un portefeuille dans le gouvernement Eisenhower : le succès personnel. Ainsi en revient-on à l'un des concepts traditionnels de l'Amérique et au dédain de ceux que l'on recommence à nommer « les idéalistes ». L'épithète, on en conviendra, s'appliquerait mal à un Foster Dulles ou à un Charles Erwin Wilson. Président de la puissante *General Motors* celui-ci a accepté de servir, comme ministre de la Défense, « la seule personne au monde qu'il souhaitait aider ». La nomination comme Postmaster General de M. Arthur Summerfield, hier encore président du parti républicain, traduit sans doute une concession à la politique. Les autres (parmi lesquels George M. Humphrey, gros homme d'affaires de l'Ohio et partisan de M. Taft, secrétaire du Trésor ; Herbert Brownell, homme de loi, Attorney général ; Douglas Mac Kay, gouverneur de l'Orégon, secrétaire de l'Intérieur) ont été choisis pour leur sens aigu des réalités. Les Américaines, qui ont porté le général à la présidence et auxquelles Eisenhower doit de la reconnaissance, se voient représentées à l'Agence de la Sécurité fédérale et au Budget par M^mes^ Oveta Culp Hobby et Ivy Baker Priest, dont on ne saurait nier que ce sont des femmes de tête. Mais de particulière importance s'affirme, en ce qui concerne la France, M. John Foster Dulles, le nouveau ministre des Affaires étrangères. Les éléments « gauchistes » n'ont rien à attendre de lui, qui semble d'autre part devoir se soucier moins « d'acquérir » des alliés aux U. S. A. que de les attirer par le spectacle de la force américaine. S'il apparaît vraisemblable qu'il doive s'attacher plus à l'Asie qu'à l'Europe, sa politique semble être de n'accepter comme définitive aucune conquête communiste, pas plus en Europe qu'en Asie. Certains assurent qu'il envisage favorablement une France forte, appelée à devenir le bastion principal de défense en Europe en même temps qu'une alliée essentielle en Afrique du Nord.

Pour le moment, l'Amérique attend avec quelque impatience l'entrée en fonction du président Eisenhower. Les problèmes à résoudre sont innombrables et, surtout dans l'ordre international, d'une gravité certaine. Comme l'a dit quelqu'un après l'entretien de M. Truman et du général : *It's going to be a tough job...* « Ce sera dur... ».

PROPOS DU SCEPTIQUE

Le stalinisme, qui tend à transformer radicalement nos modes de vie a déjà — et c'est bien naturel pour un régime qui évolue vers la théocratie — amendé les commandements de Dieu, y compris ceux que la morale laïque avait acceptés sans réticence. Ainsi en est-il du précepte fameux : « Tes père et mère honoreras », que les cannibales eux-mêmes n'ont point encore rejeté.

La presse communiste, rendant compte du procès de Prague, a bien voulu authentifier les faits suivants. Au nom de ses enfants, une mère a réclamé la peine capitale contre son époux, expliquant que cet individu avait poussé l'infamie jusqu'à trahir son parti. Un fils a, d'autre part, sollicité du tribunal la faveur d'insulter personnellement son père, coupable d'un crime analogue, lorsque le malheureux passerait le cou dans le lacet fatal. « J'irai cracher sur vos tombes », tel est le dernier serment que recueillent sur des lèvres chéries les victimes de l'Inquisition marxiste.

Cette altération de la piété filiale a laissé très indifférente une bonne partie de la « conscience universelle ». On a même vu des commentateurs puiser dans l'Ancien Testament un texte qui serait propre à l'excuser. Bonne précaution, sans doute, pour le cas où, les choses se gâtant, ils viendraient à rater « l'avion de New-York ».

La répétition de comédies judiciaires, au cours desquelles les accusés dressent leur propre réquisitoire avec le concours empressé de leurs avocats, n'a pas ému davantage les éléments « progressistes » du monde civilisé. Aucun d'eux n'a pris la peine de s'interroger sur le comportement d'hommes qui, régulièrement, se chargent avec complaisance, sinon avec délectation, des pires turpitudes et appellent sur eux le châtiment suprême. Triturations morales ? « Préparation » psychologique ? Pressions physiques ? Ils n'y veulent même pas songer.

Accordons-leur cependant cette excuse : les foudres de la justice ne sont point, du côté de Prague, une vaine expression. Elles frappent positivement avec la rapidité de l'éclair et il ne se passe guère que le temps de tresser une corde entre l'instant du jugement et celui de son exécution. Le stakhanovisme des bourreaux tchèques, brillants élèves de leurs collègues moscovites, ne s'accommode donc d'aucun délai de réflexion. Slansky condamné, c'est Slansky trépassé. Du monde des vivants à l'empire des morts le chemin est si court et si rapidement parcouru, sous ces latitudes inclémentes, qu'un fin lettré comme M. Pierre Cot, s'il avait à le faire, aurait à peine le loisir de se réciter la « Ballade des pendus ».

Est-ce là le nouvel « ordre moral » qu'on nous propose ? Bon appétit, messieurs... Nous doutons, pour notre part, que l'instauration d'un régime fondé sur une telle dégradation de l'homme puisse jamais compenser la destruction de valeurs spirituelles auxquelles nous avons la faiblesse de rester attachés.

SIX SEMAINE

Quai des Orfèvres, 21 h. 30, les « voitures-radar » de la brigade des interpellations attendent l'ordre de départ. Toute la nuit, elles circuleront dans Paris, en signalant leurs positions au centre de « dispatching ».

LA police, il faut bien le dire, n'a jamais joui auprès de la grande majorité de l'opinion publique d'une réputation flatteuse. Chacun connaît une histoire de brutalité ou de corruption et en tire des conclusions semblables à celles de cet Anglais qui voyait une rousse lors de son débarquement à Calais...

Cette réputation est-elle justifiée ou, au contraire, vient-elle de cet esprit frondeur qui est, paraît-il, l'apanage des Français et qui leur fait toujours soutenir guignol contre les gendarmes ?

Et tout d'abord, qu'est-ce que la police ?

Posez la question à votre concierge, à votre garagiste ou même à votre médecin, et vous serez surpris de l'ignorance manifestée à ce sujet.

On confond Sûreté nationale avec Préfecture de police, Police judiciaire et Renseignements généraux, etc., et les auteurs de romans policiers n'ont guère contribué à clarifier cette situation.

Aussi dans ce premier article n'est-il pas inutile de faire un court exposé technique sur l'organisation et le rôle de la police parisienne.

AVEC LA POLICE PARISIENNE

UNE GRANDE ENQUÊTE DE G. RESSAC ET CLAUDE THOMAS

P. M., R. G., P. J.

Ces sigles désignent sous une forme lapidaire les trois grandes directions de la Préfecture de Police.

Très schématiquement, la Préfecture de Police compte trois grandes directions : 1° la Police Municipale, chargée de la police préventive et composée de gardiens de la paix et de gradés ; 2° les Renseignements Généraux qui fournissent de multiples renseignements politiques ou économiques au gouvernement ; 3° la Police Judiciaire.

En dehors de ces attributions administratives spéciales au département de la Seine, la police judiciaire a pour mission, aux termes de l'article 8 du code d'instruction criminelle, de rechercher les crimes, délits et contraventions, d'en rassembler les preuves et d'en livrer les auteurs aux tribunaux chargés de les punir.

La définition légale est fausse. Ce n'est pas la police qui livre les auteurs des infractions aux tribunaux, mais bien le Procureur de la République. Les policiers sont les auxiliaires naturels de celui-ci. En cette qualité, et dès l'enquête officieuse, ils font des constatations, et procèdent à des auditions. Lorsque l'affaire est entre les mains d'un juge d'instruction, ils agissent sur commission rogatoire du juge.

En fait cependant, l'article 8 est exact et c'est bien la police qui découvre, arrête, et livre à la justice les malfaiteurs.

Quant à l'organisation même de la police judiciaire parisienne, il faut distinguer les commissaires de police, qui ont les pouvoirs que leur confère le code en tant qu'officiers de police judiciaire et qui, en cas de flagrant délit, ont des attributions très voisines de celles de juges d'instruction. Ils sont assistés d'officiers de police, qui les aident dans la procédure et qui sont, pour la plupart, de futurs commissaires de police. Enfin, les inspecteurs qui, à Paris, ne sont pas officiers de police judiciaire et qui effectuent toutes les missions qui leur sont confiées par les commissaires de police.

La mission de ses services actifs est de surveiller les milieux interlopes et de nettoyer les quartiers hantés par la pègre. Les policiers sont armés pour lutter contre des malfaiteurs endurcis et dangereux. Il faut bien se dire que 95 % des crimes et délits les plus courants sont commis par des professionnels.

Avec de pareils individus la police emploie des méthodes qui, jusqu'à présent, se sont révélées efficaces. Lorsqu'elle tombe par hasard sur un délinquant qui n'appartient pas à la catégorie de ses clients habituels, il peut lui arriver de commettre des erreurs. Encore peut-on se fier en cette matière au « flair » du policier.

Il y a naturellement beaucoup à dire sur les dites méthodes — et nous aurons à en reparler — mais nous tenons à affirmer, dès à présent, que la police judiciaire parisienne, dans sa grande généralité, accomplit sa tâche avec compétence et conscience. Elle tient en respect une pègre dangereuse, et son rôle est ingrat, car, si les attaques menées contre elle trouvent le plus large écho dans le public, il n'en est pas de même des résultats qu'elle obtient et que ses détracteurs habituels « oublient » généralement de mentionner.

LES PROJETS DE M. ANDRÉ ROCHES, DIRECTEUR DE LA POLICE JUDICIAIRE

M. Roches, directeur de la police judiciaire depuis peu de temps, est le type même du haut fonctionnaire. Sa carrière, entièrement poursuivie dans la police parisienne, débuta en 1925 lorsqu'il passa le concours d'entrée pour le poste de secrétaire de commissariat (appelé maintenant officier de police). Comme tous les jeunes juristes attirés vers le métier de policier, il passe quelques années dans les circonscriptions de banlieue, avant de devenir l'adjoint à la brigade mondaine du commissaire Priollet qui se rendit célèbre dans l'affaire Mata-Hari. En 1933, M. Roches passe avec succès le concours de commissaire de police et se voit attribuer le quartier de Javel, puis celui de Saint-Denis, du 6 février 1934 à juillet 1936, c'est-à-dire à une période troublée où il fallait faire preuve de beaucoup de tact et de doigté. En 1936 il revient à l'état-major de la P. J. avant d'être nommé chef de la brigade criminelle en remplacement du fameux commissaire Guillaume. L'occupation vient mettre cette belle carrière en veilleuse jusqu'à ce que les Allemands décident de l'arrêter en juin 1944. Mais le commissaire Roches n'est pas policier pour rien et il réussit à échapper à cette arrestation, pour revenir deux mois plus tard reprendre son poste de combat... à bicyclette.

Ce modeste mode de locomotion ne l'empêche pas de devenir adjoint du directeur général de la police municipale, puis directeur de la police économique, puis, en 1948, inspecteur général des services, enfin, en octobre 1952, directeur de la police judiciaire, où il remplace M. Desvaux nommé inspecteur général.

Le nouveau directeur de la P. J. a médité tout un plan d'amélioration de ses services, et, malgré ses nombreuses préoccupations, il a bien voulu exposer, pour les lecteurs de *France-Illustration*, les grandes lignes de ses projets.

La grande préoccupation de M. Roches est l'amélioration des liaisons entre les différents

M. André Roches, directeur de la police judiciaire.

services, aussi bien à l'intérieur même de la P. J. qu'entre celle-ci et la Police municipale ou la Sûreté Nationale.

Il va sans dire que de nombreuses liaisons existent déjà avec cette dernière. La fameuse « guerre des polices », nous dit M. Roches, n'existe guère que dans les livres. Il est cependant nécessaire d'accroître la coopération entre les deux services de police judiciaire existant en France.

Au sein même de la police judiciaire parisienne, M. Roches entend poursuivre l'œuvre ébauchée par ses prédécesseurs et développer considérablement les moyens matériels dont ses services disposent.

Le classement des archives sera amélioré, le nombre de voitures radio augmenté, etc. En résumé, souligne le directeur de la P. J., je veux une « productivité » — puisque le mot est à la mode — aussi grande que possible.

Cette « productivité » est d'autant plus nécessaire que le personnel est plus réduit. Les effectifs théoriques sont déjà insuffisants, mais l'on peut s'inquiéter lorsqu'on constate que les effectifs réels sont encore inférieurs aux effectifs théoriques.

UN EFFORT D'ORGANISATION

Comment cet effort de « productivité » se traduira-t-il ?

En voici quelques exemples parmi beaucoup d'autres.

L'identité judiciaire est jusqu'à présent le domaine de quelques spécialistes qui, naturellement, ne peuvent être partout à la fois.

Des mesures seront donc prises pour que les inspecteurs des services actifs puissent effectuer eux-mêmes sur place et séance tenante les premières opérations d'identité judiciaire.

Autre exemple : la police de la médecine, qui était jusqu'à présent confiée à la brigade mondaine, qui n'est pas équipée pour ce genre de travail, va incessamment être transférée au service de la protection des mineurs (dont la grosse activité est la répression des avortements), qui, lui, possède une grosse habitude du milieu médical.

M. Roches entend également développer à l'extrême la spécialisation des brigades centrales (criminelle, mondaine, voie publique, financière, etc.). L'une des douze brigades territoriales de police judiciaire, traitant une affaire de cambriolage dans sa circonscription, la brigade de voie publique, qui centralise tous les cambriolages, devra être tenue au courant. Ceci était naturellement déjà pratiqué, mais M. André Roches désire systématiser cette procédure.

En ce qui concerne les problèmes purement matériels, il est urgent de transformer le fichier dont les moyens d'action remontent à Bertillon. Quelques services ont bien été dotés de machines

à écrire, mais pas tous. Mais nous touchons là à l'épineuse question des crédits...

Enfin, un sujet intéresse particulièrement le nouveau directeur de la P. J. : celui des relations entre ses services et le public.

URBANITÉ ET URBANISME

Nous nous sommes permis de nous faire l'écho auprès de M. Roches des plaintes le plus souvent légitimes du public au sujet de l'accueil pour le moins désagréable qui lui est réservé dans certains commissariats.

Cela est vrai, nous a répondu en substance M. Roches, mais il faut penser aux pénibles conditions matérielles dans lesquelles travaillent ces fonctionnaires. Mon but est justement d'améliorer ces conditions matérielles pour relever leur moral. Dans des locaux propres et modernes, l'amabilité et la politesse viennent d'elles-mêmes.

Il est impensable, a-t-il poursuivi, que la ville de Paris et le département de la Seine continuent de loger les commissariats dans des locaux aussi sordides.

Bien sûr la question des crédits se pose ici encore. Mais nous avons un plan pour que la police soit chez elle. Nous savons que nous sommes des voisins désagréables et nous voudrions, lorsqu'on nous en donnera les moyens, pallier cet inconvénient.

De plus, les divisions territoriales administratives sont vétustes. La circonscription de Saint-Denis, avec cent quarante mille habitants, ne compte qu'un seul commissaire comme il y a cinquante ans. Par contre, le IV[e] arrondissement possède trois commissaires de quartier et un commissaire de voie publique, sans compter le commissaire principal de la brigade territoriale qui couvre cet arrondissement.

De nombreuses circonscriptions sont donc surchargées de travail.

Ajoutez à cela, conclut M. Roches, le fait que lorsqu'une administration quelconque a besoin du moindre renseignement elle fait appel à nous, et que la paperasserie va en augmentant, et vous aurez la raison de la mauvaise grâce de certains fonctionnaires. Elle doit se corriger, mais, dans les conditions présentes, elle est excusable.

Et le directeur de la P. J. de conclure : « Le travail de police est un travail d'équipe. Je veux donc renforcer l'esprit de coopération entre tous mes services afin de mettre hors d'état de nuire les malfaiteurs, ce qui, ne l'oublions pas, est notre premier devoir et notre seul but. »

LE PETIT DICTIONNAIRE DU QUAI DES ORFÈVRES

Casseur	cambrioleur
Crâne	arrestation
Descendre un café	effectuer une vérification de papiers auprès de tous les consommateurs d'un établissement
Envoyer dans le trou.	emprisonner
Faire aux pattes..	arrêter
Faire marron..	—
Faire tomber..	—
Patron.....	commissaire de police
Pinces	menottes
Roulottier	voleur d'objets divers à l'intérieur d'une voiture en stationnement
Taper aux paps ..	demander les papiers de quelqu'un
Triquard.....	individu sous le coup d'une interdiction de séjour
Trique	interdiction de séjour

(A suivre.)

AVEC LES BRIGADES TERRITORIALES

La police judiciaire est assurée à Paris au premier échelon par les brigades territoriales. Il en existe douze qui couvrent chacune un ou plusieurs arrondissements et circonscriptions de Paris et de banlieue. Ces brigades connaissent de tous les délits ou crimes se commettant dans leur ressort, sous réserve dans certains cas d'aviser les brigades centrales spécialisées (criminelle, mondaine, etc.) et de se démettre à leur profit. Des inspecteurs de la brigade territoriale sont détachés dans chaque commissariat de quartier, mais, contrairement au régime antérieur, dépendent uniquement de leur brigade, ce qui assure la centralisation nécessaire de toutes les affaires de Police Judiciaire.

Pour l'observateur, le travail d'une brigade territoriale offre sans doute le meilleur exemple de fonctionnement de l'appareil policier.

Quelle est, s'il est permis d'employer ce terme, la matière première du policier ? Il est bien rare que les plaignants viennent directement confier leurs doléances au siège de la brigade territoriale, dont ils ignorent le plus souvent l'existence. La plupart des cas soumis aux inspecteurs émanent de plaintes déposées dans les commissariats. Il y a également le flagrant délit, cas assez rare où le policier est le témoin d'une infraction.

Il y a enfin les « renseignements confidentiels », c'est-à-dire les « tuyaux » donnés par les indicateurs. Un récent scandale qui a attiré l'attention sur la direction même de la police judiciaire a remis la question à l'ordre du jour.

Certains se sont écriés : « Il est inadmissible que la police consente à passer sous les fourches caudines de semblables individus. Nous ne devons pas tolérer que les policiers protègent les indicateurs et même les paient afin d'obtenir des renseignements. » Quelques-uns ont même ajouté : « La police n'a qu'à faire son métier. »

On aimerait voir ces critiques à pied d'œuvre, chargés de retrouver l'auteur de tel ou tel cambriolage. S'imaginent-ils que tout se passe comme dans les romans policiers et que le flair de l'inspecteur suffit à faire découvrir le coupable et à le confondre ? S'il n'y avait pas d'indicateurs les résultats obtenus par les policiers ne seraient certainement pas ce qu'ils sont. Le véritable « milieu » n'est pas cette « chevalerie » de la pègre que certains ont voulu décrire. Le malfaiteur ne travaille que rarement seul, du moins dans certains délits, car il a peur et besoin de « copains » pour lui donner du courage. Parmi ces « copains », il s'en trouve presque toujours un qui se montre prêt à « donner » l'auteur du délit pour se concilier les grâces de la police. Les inspecteurs devraient-ils refuser les renseignements ? ne pas accorder les faveurs qui leur sont demandées en échange ? Leurs sources d'information se tariraient immédiatement et qui profiterait de cet état de choses : les malfaiteurs ou les honnêtes gens ?

La défense de la société ne cadre pas toujours avec la moralité de principe, et lorsque les bijoux qui ont été volés sont rendus à leur propriétaire celui-ci se soucie peu de la façon dont la police a pu connaître l'identité de son voleur.

LE RÔLE DU POLICIER

C'est un rôle ingrat que celui de policier. La plupart des gens ne le tiennent pas en odeur de sainteté. Les uns par une sorte d'esprit frondeur, les autres parce qu'il fréquente nécessairement la pègre et qu'il pourrait en garder l'empreinte, la plupart enfin parce qu'ils ont entendu raconter les histoires les plus noires sur son compte. Cherchez autour de vous et vous trouverez certainement un ami dont une relation connaît un homme qui a avoué sous la torture policière, ou un malfaiteur qui paie un inspecteur pour que l'on ferme les yeux sur ses méfaits, ou encore une prostituée qui donne de l'argent à un policier de la mondaine. En ce qui concerne les coups, il est bien évident qu'il existe un problème qui n'est pas de notre propos. Encore faut-il bien se dire que les rares cas d'abus permettent maintenant à tous les délinquants d'invoquer la brutalité policière comme excuse. Quant aux accusations de vénalité, il convient de souligner que le mauvais garçon ou la prostituée qui « donne » les « copains » a besoin d'un alibi pour son éternelle impunité. On déclare donc qu'on paie la police pour écarter les soupçons qui ne manqueraient pas de se poser sur une personne ayant une chance persistante.

En réalité, exception faite, naturellement, de brebis galeuses qui se trouvent partout, le policier est un fonctionnaire intègre et droit, dont la fréquentation des malfaiteurs a quelquefois durci les manières, mais qui le plus souvent conçoit son rôle de façon humaine. Il a d'ailleurs beaucoup de mérite à cela car ses chefs le jugent d'après les résultats obtenus, c'est-à-dire le nombre d'arrestations effectuées. Or j'ai vu des inspecteurs fermer les yeux sur un délit, non grave certes, mais qui tenait juridiquement, par égard pour la situation particulière du délinquant. Ils agissent en homme et non en machines, et cela les honore quand on connaît la lourdeur de la machinerie administrative de la police.

Il est un autre aspect de la mentalité du policier qu'il faut signaler : l'attrait de la chasse au malfaiteur. Les policiers aiment leur métier et n'hésiteront pas à passer des nuits blanches sous la pluie afin de pouvoir confondre un suspect. Sadisme, dira-t-on ? Non pas. Gendarme et voleur se livrent réellement à un jeu. Lorsque après de longues heures fatigantes et dangereuses, le malfaiteur a reconnu son forfait, l'atmosphère change subitement. Le jeu est fini. Aucune partie n'a de ressentiment pour l'autre... et l'inspecteur tend son paquet de cigarettes à l'homme qui va partir pour le dépôt.

Evidemment ces observations ne concernent que les malfaiteurs d'habitude. Ce sont eux que la police connaît le mieux et pour qui la répression est la plus satisfaisante.

LES « INTERPELLATIONS »

Si la brigade territoriale est la base de la police judiciaire, la plus pittoresque est sans contestation la brigade des interpellations. Chaque nuit, trois voitures radio, montées par trois inspecteurs et un chauffeur, patrouillent dans les rues de Paris, sans but défini, ne se fiant qu'au hasard et s'assurant par leur seule présence une crainte salutaire que suffit à prouver la régression des attaques nocturnes.

Avec la brigade des interpellations nous avons appris à connaître « Paris la nuit », pas celui des touristes, ni même les endroits fréquentés par les Parisiens en goguette, mais le vrai Paris, c'est-à-dire l'ensemble constitué aussi bien par les lumières de Pigalle que par le silence angoissant de certaines rues du quartier de la Goutte-d'Or. J'ai appris à reconnaître les différentes heures de la nuit.

Le Paris de minuit n'est pas celui de 3 heures du matin. Avec eux nous sommes intervenus dans les bagarres entre Nord-Africains de la rue de la Charbonnière, nous avons assisté à des rafles dans les cafés louches, à des interpellations d'individus dont l'attitude était suspecte et qui se révélaient à l'examen cacher un couteau à cran d'arrêt dans leur poche.

Tout peut sortir de la nuit : l'assassinat comme l'attentat à la pudeur, le drame comme la comédie. Nous avons interpellé un soir un homme à l'allure furtive qui stationnait, la tête penchée, près de la grille d'une église du quartier de la Bastille. L'homme n'était pas un cambrioleur, mais un employé du gaz qui venait chercher le prêtre pour administrer les derniers sacrements à son grand-père mourant et qui, ne le trouvant pas, fondait en larmes.

Il y a aussi les coups de téléphone des hôteliers qui signalent l'arrivée dans leur établissement de deux garçons de dix-sept ou dix-huit ans. Les hôteliers doivent en principe signaler leur clientèle mineure. On réveille en plein sommeil deux pauvres gosses qui croyaient avoir trouvé le refuge d'une nuit mais qu'il faut emmener parce que l'un a quitté

son patron en emportant la caisse et que l'autre s'est évadé d'un centre de redressement.

Il y a les longues filatures des « roulottiers », qui volent dans les voitures en stationnement. Quelquefois, après une heure et demie de vaines tentatives pour ouvrir les portières, le « roulottier » prend un taxi et disparaît. Quelquefois la chance vous favorise : la porte d'un immeuble est restée ouverte, vous entrez, vous descendez à la cave et vous y trouvez deux malfaiteurs en train de cambrioler les locataires (ces deux-là sont d'ailleurs « tombés » pour une bouteille de champagne et quatre paquets de margarine).

Il y a les bagarres dans les cafés à l'issue lesquelles le patron offre à boire, trop heureux l'avoir pu préserver son matériel.

Il y a enfin les vagabonds qui habitent dans des fondations inachevées du quartier La Chapelle ou du XV^e^ arrondissement. La plupart fuient la police pour une raison ou une autre et, comme ils sont trop sales pour qu'on les emmène en voiture, on assiste à une procession d'ombres faméliques vers le plus proche commissariat de police.

VINGT-CINQ « AFFAIRES » PAR MOIS

QUELS sont les résultats pratiques de ces rondes ? Chaque voiture traite environ vingt à vingt-cinq affaires par mois, affaires sérieuses qui se concluent devant le tribunal correctionnel ou même devant les assises.

Mais c'est surtout leur présence qui obtient des résultats. Tout cambrioleur, tout agresseur doit craindre de voir surgir à tout instant la traction avant noire à laquelle il ne pourra pas échapper. Le jeune dévoyé qui vient prendre des forces à Barbès avant d'aller faire un « coup », réfléchira peut-être après avoir dû donner ses papiers aux policiers. S'ils sont en règle, cet avertissement lui servira peut-être. S'ils ne le sont pas, la question sera réglée car il passera la nuit au poste pour vérification.

Les inspecteurs de la brigade des interpellations sont peut-être ceux qui connaissent le mieux Paris. Ils sont connus de tous les gens qui vivent de la nuit : patrons de bars ou de dancings, hôteliers qui font appel à eux et leur signalent des affaires.

Dès qu'une arrestation est opérée, qu'il s'agisse d'un vol, d'une agression, ou d'un attentat à la pudeur, le délinquant est emmené soit au commissariat, soit dans les locaux d'une brigade territoriale, où il subit un premier interrogatoire. On vérifie son casier judiciaire, puis on le met à la disposition du commissaire de police, qui, le lendemain matin, le transférera lui-même au Parquet s'il y a lieu.

Puis la ronde recommence... la voiture roule lentement, trois paires d'yeux scrutant les coins d'ombre et trois portières claquant simultanément si l'on aperçoit une silhouette suspecte.

C'est un peu le guet moyenâgeux : « Il est minuit, Parisiens dormez en paix. »

(A suivre.)

PAUL GUICHARD

PAUL GUICHARD, qui vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans, avait été directeur général de la police municipale. Ayant débuté comme inspecteur de commissariat, il parcourut tous les échelons de la hiérarchie avant d'être nommé, en 1914, directeur de la police municipale et directeur général en 1928. Il fut mêlé à toutes les affaires criminelles importantes du début du siècle. Courageux et plein de sang-froid dans l'exercice d'une profession dangereuse, Paul Guichard était un homme aimable et cultivé qui montra dans les postes élevés de solides qualités d'administrateur. Le problème de la circulation retint particulièrement son attention et c'est à lui qu'on doit l'installation d'avertisseurs dans les rues et la création du service de police-secours, dont G. Ressac et Claude Thomas décriront le fonctionnement dans leur prochain article.

Près des Halles, un interdit de séjour se terrait dans les décombres d'un immeuble démoli **(ci-dessus)**. Le « Musée des Stupéfiants », dans le grenier de la police judiciaire **(ci-dessous)**.

ALBERT BESNARD — BARRÈRE

En grand uniforme d'ambassadeur, Camille Barrère semble incarner la Carrière avec son cérémonial un peu gourmé. L'éminent diplomate était beaucoup moins compassé. Mais le portrait officiel a ses lois.

LE PRÉSIDENT CARNOT A L'EXPOSITION DE 1889

Voici de la peinture d'histoire ! Il ne s'agissait de rien moins que de fixer, pour la postérité, la visite inaugurale du président Carnot à l'Exposition de 1889. Pour ce panneau, aujourd'hui à Carnavalet, Gervex et Stevens ont uni leurs pinceaux. Et l'on peut voir qu'ils n'ont rien oublié et que pas un bouton ne manque aux uniformes ! C'est net, soigné, et un peu déconcertant au bout d'un peu plus d'un demi-siècle.

PORTRAIT DE SARAH BERNHARDT — PAR CLAIRIN

Un « morceau » un peu tapageur devant lequel on devait s'écrier : « Ma chère, c'est coruscant ! »

« Wagner à l'Opéra faisait sonner l'airain
Et chez Sarah sonnait le grand peintre Clairin. »
(X...)

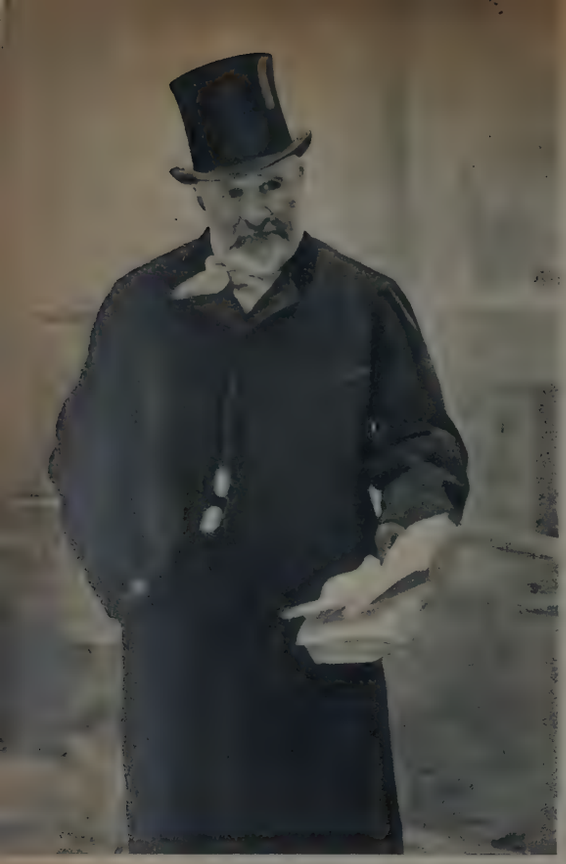
50 ANS DE CÉLÉBRITÉS PARISIENNES

AU CERCLE VOLNEY

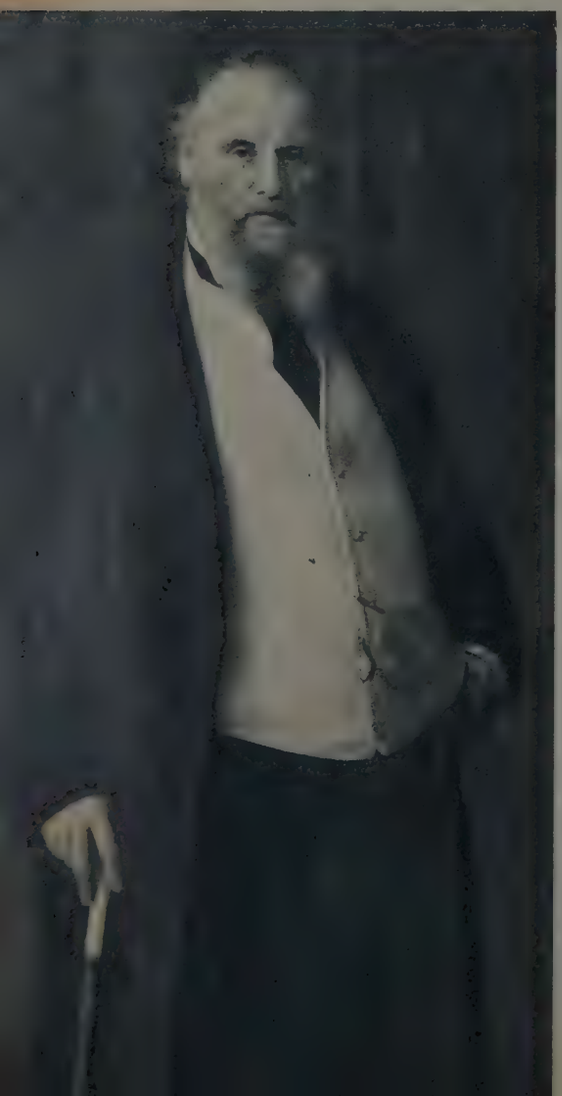
Il est curieux de déceler l'antithèse qui règne dans cette exposition : les personnalités les plus célèbres de la vie parisienne de 1875 à 1925 et aussi parfois les plus d'avant-garde, portraiturées par les peintres officiels dont l'académisme est poussé souvent jusqu'au poncif le plus objectif. Quelle était alors l'esthétique de ces maîtres ? La recherche d'un réalisme très conformiste, le besoin d'anecdote, la petite histoire, voire une forme de littérature chère au milieu naturaliste et réaliste du temps.

Pour un Baschet ou un Bouguereau, un Besnard ou un Clairin, un Bonnat ou un Gervex, pour toute cette pléiade d' « officiels », il convenait de réaliser dans un portrait beaucoup plus la fonction sociale de leurs modèles que leur caractère propre, leur individualité. Tout le côté spectaculaire, l'élément ou le détail extérieur étaient pour le portraitiste en vogue révélateur d'un « état » de son modèle.

Souvenons-nous de certains portraitistes de la fin du XVII[e] siècle et du début du XVIII[e], Rigaud par exemple, qui dans ses portraits contre-collés réservait un rectangle dans sa toile pour le visage exécuté parfois (pas toujours) d'après nature, mais où apparaissait dans le costume et le décor toute la « fonction sociale » du personnage. Toutefois, chez les peintres du Cercle Volney, on ne retrouve plus guère cette « intériorité » de l'expression du visage qu'exprimait un Rigaud : c'est une vision anecdotique de la « belle époque » qui n'en restitue que la forme.



Roll a campé **(ci-dessus)** Alphand, l'un des principaux collaborateurs d'Haussmann, dans un décor qui rappelle qu'il fut un des pères de l'urbanisme. **Ci-contre :** Carolus Duran s'est appliqué à fixer les traits de la comtesse Cahen d'Anvers. Mais le document qui s'impose, c'est le portrait de M. Boucicaut, par Bouguereau. Il éclaire tout un coin de l'histoire d'une classe sociale, tandis que Marcel Baschet évoque la paix du foyer avec Francisque Sarcey et la famille Brisson.



Grâce à Bernard Gody, la faune humoristique popularisée par le crayon de Barberousse s'est matérialisée en un peuple de poupées de feutre.

LA BARBE BLANCHE DU PÈRE NOËL A UN DOUBLE FLAMBOYANT

« ÇA FAIT PLAISIR, HEIN ? CHACUN SON TOUR !... »

BARBEROUSSE MET EN SCÈNE DES SOURIS, DES OISEAUX, DES CHATS, DES CHIENS ET UN HOMME

Il était une fois, voilà quatre ou cinq ans, un jeune dessinateur humoriste plein de talent, et rasé de près. De son vrai nom Philippe Josse, il offrait un sourire plein de sous-entendus à ceux qui s'étonnaient naïvement de son pseudonyme.

Et il dessinait des personnages humains, dans le genre bon enfant : une « ravissante » blonde comme les blés et comme sa femme, et un gaillard large d'épaules en complet à carreaux.

Un beau jour, il poussa la porte du bureau d'un rédacteur en chef d'hebdomadaire, et lui proposa une série de quatre « gags » dont les personnages étaient des chiens, mais des chiens cravatés comme vous et moi.

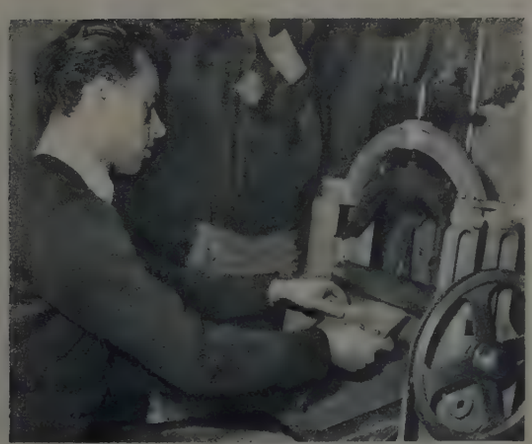
« Ridicule ! trancha l'augure journalistique. On n'a jamais vu de chiens porter une cravate ! »

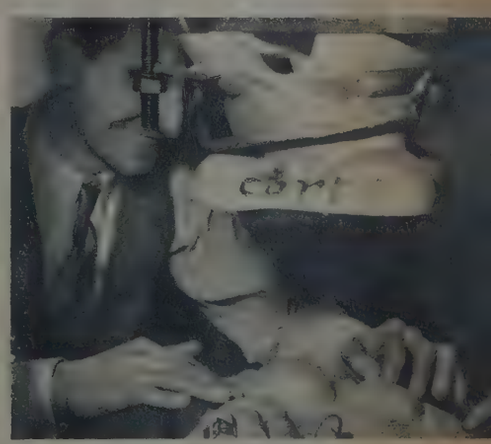
Barberousse, qui se demandait encore jusque-là s'il allait persister dans cette voie, jura (mais un peu tôt...) qu'on l'y prendrait encore. Des cravates, encore des cravates, toujours des cravates !

Si bien qu'après le chien naquit le chat, puis l'oiseau et la souris, qui sont actuellement le quatuor d'animaux le plus connu dans l'industrie française de la pâte à papier...

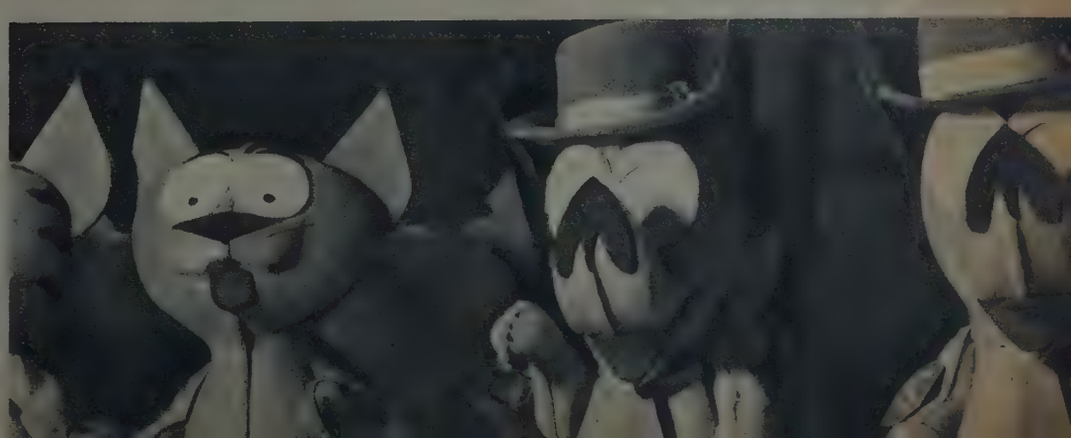
Or donc, voilà quelques mois, Barberousse reçut la visite d'un jeune homme « bien sous tous rapports », porteur de quatre personnages de feutre de couleur, calqués sur les quatre animaux en question, et nourris à la paille de bois :

« Voilà vos fils ! » dit l'artisan avec une certaine solennité.





Dans l'atelier, le feutre prend forme peu à peu. Chaque partie du corps porte une marque distinctive qui facilite l'assemblage. — Plus favorisés que les chats, les chiens portent chapeau et cravate.



Foulard autour du cou, casquette à carreaux entre les deux oreilles, cette souris jouera décidément un rôle d'apache. — Une activité fébrile règne dans l'atelier, les fêtes approchent, les sabots vont bientôt s'aligner devant les cheminées : il est temps que Barberousse lance ses créatures à travers la France.

De fait, c'étaient bien les animaux de Barberousse, en ronde bosse désormais, grandeur presque nature, et prêts, si leur père y consentait, à inonder les cheminées des enfants de France dans la nuit de Noël.

Barberousse, cependant, prétendant avoir contracté pendant les vacances une irritation chronique de la peau des joues, s'était laissé pousser un collier, d'abord timide, puis triomphant. Cette barbe qui ose désormais dire son nom est aussi rousse qu'on peut le souhaiter, si bien qu'au moment de baptiser ses enfants, Barberousse étrenne aussi l'attribut éclatant dont il porte le nom...

La production en chaîne de ces jouets pour enfants de zéro à quatre-vingts ans a commencé aussitôt l'accord conclu entre le haras miniature de Bernard Gody et le bureau d'études où Barberousse a conçu les prototypes.

Dans les milieux bien informés, on considère Barberousse comme le digne continuateur du regretté Benjamin Rabier.

« C'est faux, dit Barberousse. Et d'une : ses animaux étaient des paysans, les miens sont citadins. Et de deux : les miens ont trois dimensions, et là est la différence ! »

Désormais assuré de contribuer dans la mesure de ses moyens à l'amélioration de la race animale par le truchement du Père Noël, Barberousse s'est retiré sous sa tente, où il cultive, amoureusement, le piano-jazz et le whisky-soda.

Et il vivra heureux, ayant beaucoup d'enfants.

DEUX FEMMES DU NORD TRIOMPHENT AUX PRIX...

PAR GÉRARD CAILLET

Ce qui fait le charme des prix, pour un chroniqueur, c'est le petit jeu des pronostics. Cette année, le peloton de tête était nombreux : Jacques Perry, Marcel Moussy, Pierre Boulle, Marguerite Duras, Dominique Rolin... Je ne peux pas citer tout le monde : on comptait, comme chaque année, environ 150 prétendants.

Traditionnellement, les dames du Femina ouvrent le jeu. Elles le font au Cercle Interallié, histoire d'embrouiller la question. La discussion est généralement serrée : cette année ne manqua pas à la tradition, puisqu'il y eut quinze ou dix-huit ou vingt tours de scrutin (on s'y perd !), à la suite de quoi Mme Simone ne cacha pas son regret du résultat. Le résultat, c'était le couronnement d'un écrivain qui a déjà une belle carrière, malgré sa jeunesse : Dominique Rolin, auteur du *Souffle*. Cela fit plaisir à tous les journalistes présents, car on aime bien Dominique Rolin à Paris. Elle est à moitié Belge et petite-fille de Léon Cladel. Bernard Milleret m'a dit d'elle : « Elle fait la métaphysique de la physique », ce qui est obscur ; mais il s'est expliqué en précisant : « Elle métamorphoserait un téléphone. » Car l'art de Dominique Rolin — qui s'exprime par la plume ou par le crayon — est un art de rêve.

Chère et aquatique Dominique Rolin, comme vous aviez l'air heureux, l'autre jour : pourvu que ces dames, en vous donnant la gloire, comme disent mes confrères des quotidiens, n'aient pas heurté trop violemment la vitre derrière laquelle vous vivez !

Huit jours après le Femina, c'est le Goncourt. Ici, les réunions préparatoires déblaient généralement le terrain : on veut éviter la dispersion des voix. La dernière réunion a eu lieu le vendredi précédant *le* lundi (le Goncourt se décerne le premier lundi de décembre) chez Colette, qui ne peut quitter son appartement. Aujourd'hui encore, Philippe Hériat et Gérard Bauër sont allés chercher son bulletin de vote. Armand Salacrou n'est pas là, retenu auprès de son père malade : il votera par correspondance. Comme chaque année, on piétine sur la place Gaillon. Tradition ! Comme le « blanc de blanc » de chez Drouant est traditionnel. Comme il est traditionnel aussi qu'on feigne de s'intéresser au menu... Qui sera le plus grand écrivain de langue française de l'année ? Quelques minutes plus tard, on le sait : c'est encore quelqu'un du Nord et encore une femme, Béatrix Beck, qui fut la dernière secrétaire d'André Gide. On l'a choisie au premier tour par huit voix contre deux (celle de Dorgelès à Blondin et celle de Salacrou à Robinet). Satisfaction encore dans la foule : Béatrix Beck est sympathique. Tandis qu'un groupe de petits agités lance des tracts à travers la salle où les Dix commencent à déjeuner on se réjouit en pensant que le prix Goncourt tirera un écrivain des difficultés matérielles où il se débat. Car Béatrix Beck, veuve et qui élève sa fille à la force de sa seule plume, a refusé toute situation fixe pour continuer à écrire. Messieurs, chapeau bas !... Tout à l'heure, tandis qu'elle se débattra avec les photographes chez Gallimard (cocktail également traditionnel), j'entendrai encore sa voix un peu rauque me dire (il y a huit jours ou un siècle de cela ? et nous parlions du livre de Cesbron) : « Mais non, la condition prolétarienne ne peut pas être appelée un enfer ! »

Les deux lauréates, Dominique Rolin et Béatrix Beck, s'offrent de mutuelles dédicaces.

DES TRACTS ONT ÉTÉ LANCÉS DANS LA SALLE A MANGER DES GONCOURT

Les « jarivistes » ont lancé un tract dans la salle à manger des Goncourt. En voici le texte :

« CHACUNE DE NOS MINUTES SERA CONSACRÉE A LA DÉMOLITION SYSTÉMATIQUE DE VOTRE CITADELLE DE COMBINES. NOUS DRESSERONS CONTRE VOUS LES ÉVADÉS DU BAGNE, LES FOUS ÉCHAPPÉS DES ASILES ET LES PETITS CHANTEURS A LA CROIX DE BOIS. »

Le montant du Prix Goncourt est de 5.000 francs. Mais le volume couronné « tire » à 100.000 exemplaires au minimun. Ce qui fait de 3 à 5 millions de droits.

L'incident une fois clos, MM. André Billy, Gérard Bauër, Alexandre Arnoux (debout, cachant Raymond Queneau) déchiffrent non sans sourire les tracts lancés par les « jarivistes ».

ET VOICI L'OPINION D'ANDRÉ ROUSSEAUX SUR LES LIVRES COURONNÉS

Madame Béatrix Beck a-t-elle touché double chèque ? Sans doute, puisque M. Julien Gracq n'a jamais accepté celui qu'on lui mettait de force dans la main, l'année dernière. Son roman, en tout cas, est beaucoup mieux fait pour la grosse publicité du prix Goncourt que la littérature de haute qualité de M. Gracq.

Léon Morin, prêtre (Gallimard) a toutes les chances de plaire à un vaste public. Ce prêtre à la page, ce curé pas comme les autres, est-il une figure aussi originale que certains voudraient le penser ? Je n'en suis pas sûr du tout. J'ai dit, quand le livre a paru, que cet abbé Morin ne me paraissait guère moins conventionnel, dans son genre, que le célèbre abbé Constantin ne le fut dans le sien, jadis. J'ai pu voir, depuis lors, que certains de mes confrères étaient de mon avis. Ce prêtre qui dit des gros mots, qui ne bronche pas devant des propos grivois, qui fulmine contre les bigotes et la messe de onze heures, est un type un peu facile. Ce qui me choque en lui, c'est sa vulgarité.

Il y a là, me semble-t-il, une fausse hardiesse, qui se contente d'une silhouette assez grosse, faute de rien connaître probablement, de l'audace authentique (et quasi héroïque) de certains prêtres dans le monde moderne. Je pense à quelques-uns que je connais : je serais surpris que, pour atteindre les âmes les plus misérables, ils aient jamais besoin de parler un langage et de prendre un genre où l'abbé Morin risque beaucoup pour sa dignité.

Mais il semble aussi que l'héroïne du roman reste très en deçà de tout drame spirituel. Cette convertie tombe amoureuse de son abbé, de la façon la plus banale. On songe à telle pièce fameuse d'Henri Lavedan, où Bartet et Le Bargy triomphaient au début du siècle : il suffit de remplacer la duchesse par une faubourienne au sang chaud, et l'on passe tout droit du théâtre 1900 au roman 1952.

L'abbé Morin ? Je dirais : un prêtre de cinéma, si le célèbre curé de campagne de Bernanos ne nous assurait qu'un vrai prêtre peut apparaître sur l'écran dans une tout autre lumière.

*
**

Madame Dominique Rolin a l'imagination effervescente, diffuse, et quelque peu panthéiste. La page blanche est sous sa plume un univers sans limites où ses personnages ont toute liberté de divaguer. A une page du *Souffle* (Ed. du Seuil), vous lisez ceci par exemple : « Le cœur d'Elisabeth Yquelon battait dans la poitrine d'un gros merle gris dont le nid se cachait au plus épais d'un taillis de troënes, le long du mur nord du cimetière. » Ne vous effarez pas. Elisabeth est morte, et enterrée dans ce cimetière-là. Le transfert de son cœur dans le merle est un des mouvements naturels que la vie littéraire prend chez cette romancière. Certains esprits bienveillants appellent cela poésie.

Le verbalisme est d'une grande ressource en cette affaire. La morte, on ne sait trop pourquoi, est comparée à un nénuphar. Et voilà le personnage Nénuphar qui entre en scène. Une petite fille, intriguée par le mot « paralysie », imagine que Paralysie, c'est une danseuse : en avant pour les entrechats de Paralysie. Tout le monde vit en rêve dans cette histoire. A-t-on pris une voiture de louage pour un baptême ? « L'air miroitait de phosphorescences joyeuses qui métamorphosaient la voiture en un somptueux carrosse à fleurs de pierreries. » Il semble que Mme Dominique Rolin rêve elle-même que sa plume est une baguette de fée.

Gardons-nous de rompre cet enchantement.

L'OPINION D'YVES GANDON SUR « UN HOMME DANS LA VILLE » SUR LA REPRISE DE « MITHRIDATE » ET SUR QUELQUES AUTRES

Les répétitions générales se succèdent à un rythme précipité. Le bon, ou tout au moins le passable, le médiocre et le pire s'offrent tour à tour aux papilles blasées des critiques dramatiques. On a aimé *Madame Filoumé*, à la Porte Saint-Martin, malgré un dénouement larmoyant. L'atmosphère napolitaine, la savoureuse adaptation d'Audiberti, l'admirable interprétation d'une Valentine Tessier, plus humaine que jamais, étaient autant de garanties de succès. *Many*, au théâtre Gramont, fait une carrière honorable, justifiée par quelques bouffées de poésie, un humour léger et une adroite distribution où brillent Jean Brochard et Catherine Gay. Au théâtre Daunou, les Frères Jacques, véritables comédiens de la chanson, mettent en scène avec virtuosité des textes qui, sans eux — je pense au regrettable *Jour de Colère* — ne mériteraient parfois qu'un haussement d'épaules.

Et nous avons eu notre nouveau Ghelderode au Grand-Guignol : *La Farce des Ténébreux*. La fantaisie bien inspirée de Georges Vitaly force d'accepter cette pièce peinturlurée de couleurs crues avec ses outrances, ses terreurs puériles, sa grasse et macabre gaîté de kermesse flamande mâtinée de diabolisme. Jacques Jouanneau et Judith Magre sont les meilleurs éléments du jeu.

Le théâtre Montparnasse a fait appel au même Georges Vitaly pour repeindre à neuf *la Puce à l'oreille*, de Georges Feydeau. La mécanique à rire ne s'arrête pas de tourner une minute.

On est dupé, mais quoi ? L'on a ri.

Au théâtre Monceau, Lucien Fabre, mort la veille de la première représentation, a donné une « comédie en deux journées » : *Babion ou le Luxurieux*. Il avait voulu écrire une comédie de caractère et explique très bien pourquoi dans la présentation jointe au programme. Hélas ! la luxure, excellent sujet de roman et souvent traité, n'est pas un bon sujet de pièce, ou bien il faudrait jouer à huis clos. Quelques formules bien frappées, où se retrouve l'auteur de *Rabevel*, un comédien de premier ordre, M. Adrien Forge, qui ferait un prodigieux Tartuffe, la rondeur de Gil Roland et la pétulance de Christiane Delyne doivent pourtant être retenues pour saluer la dernière œuvre d'un écrivain regretté.

La nouvelle pièce du Studio des Champs-Elysées, *un Homme dans la ville*, appelle quelques commentaires. Son auteur, Mel Dinelli, est un écrivain américain, spécialiste des pièces policières radiophoniques. Il a aussi écrit bon nombre de scénarios de films et plusieurs œuvres dramatiques à succès. J'ai d'ailleurs le sentiment qu'*un Homme dans la ville* ferait grand effet à la radio, car la progression de l'angoisse y est marquée principalement, sinon exclusivement, dans le dialogue.

Le départ est un peu lent et lourd ; les répliques, systématiquement dépouillées d'humour, banales comme dans les vies les plus monotones, tombent sans écho. Que va-t-il advenir de ce vagabond, Howard Wilton, engagé par la veuve Gillis, pour l'aider dans les gros travaux du ménage ? Elle est prête à le trouver sympathique, et même à l'aimer comme son propre enfant. Mais Howard est un instable, un schizophrénique ; il croit le monde entier conjuré contre lui. Peu s'en faut qu'il ne tue la vieille dame au cœur sensible. L'adaptation française de Paule de Beaumont a de la tenue, la mise en scène de Pierre Valde est aussi sobre qu'émouvante. Enfin, Gilbert Edard campe un Howard hallucinant, dont on se souvient.

A la Comédie-Française, M. Jean Marais s'est manifesté pour la dernière fois dans le Xipharès de *Mithridate*. On a plaisir à noter qu'il a nettement amélioré sa diction depuis sa tentative de *Britannicus*. Cela ne veut pas dire qu'il ait convaincu. Il avait eu dans le rôle de Néron quelques belles attitudes. La figure de héros sans tache lui convient-elle moins bien que celle de tyran sanguinaire ? Il a paru affadi et timoré. Sans doute a-t-il compris que les grands classiques réclamaient une longue étude préalable et en a-t-il conçu quelque timidité qui aurait passé dans son interprétation. Mme Annie Ducaux a été une Monime inégale. Trop de points de suspension dans le débit, des sentiments extériorisés par une mimique un peu trop parlante. Mais le vers racinien lui est évidemment familier, comme il l'est à Jean Yonnel, Mithridate de grande allure, et à Jacques Eyser, Arbate aux pectoraux puissants. Le décor d'Yves Brayer est cyclopéen.

UN GRAND TRAGÉDIEN DANS UN DÉ CYCLOPÉEN : sous le portique géant dressé par B **(ci-dessus à gauche)** Jean Yonnel **(à droite)** a camp majestueux Mithridate. **Ci-contre :** sortis de s Xipharès (Jean Marais) et Monime (Annie Ducaux) unis reçoivent les félicitations du roi défunt. — **Ci-dess** Jacqueline Maillan, Paulette Seyrac, Monique Laur F. Walter fument une cigarette dans les coulisse Grand-Guignol avant de se plonger dans le bain sulf de Ghelderode. — **A droite :** Marthe Mercadier, Jacq Henri Duval et Camille Fournier portent les costu 1900 de « la Puce à l'oreille ».

UN AMÉRICAIN A PARIS, c'est Mel Dinelli, auteur de « un Homme dans la ville » qu'on voit **(au centre)** félicité par M. Edouard Bonnefous et par M. Morris, attaché culturel à l'ambassade des U. S. A. — **A gauche :** l'adaptatrice, Mme Paule de Beaumont, le metteur en scène Pierre Valde, les deux principaux interprètes, Gilbert Edard et Cécile Didier.

Le peintre Creixams félicité par Kisling **(à gauche)** et Francis Carco **(à droite).**

DEUX EXPOSITIONS : CREIXAMS A LA GALERIE PÉTRIDÈS...

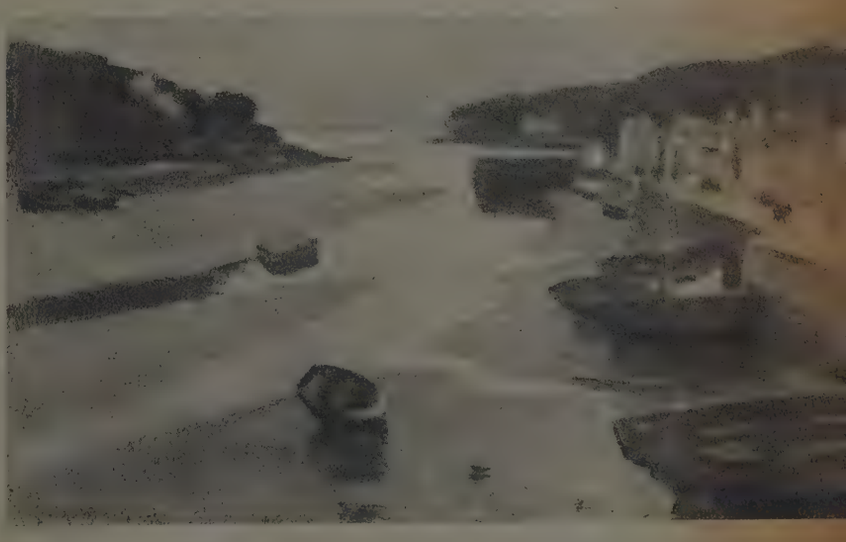
DANS un verre d'eau bleue glacée trempe la tige longue et flexible d'une gitane adolescente, fleur de la route et des rues de Tolède à Triana.

Tout fut dit sur les gitanes : qu'elles soient vêtues de pourpre, de rose, de feu ou de jonquille rehaussé de soie noire, c'est le jardin romantique d'un certain aspect de l'Espagne...

Ces filles flambent dans la mélancolie des souvenirs comme la flamme indescriptible de la jeunesse humaine. Gitanes de Lorca, gitanes encore une fois soumises à l'enthousiasme de Creixams, filles nées du lézard andalou et des antiques princesses sans domicile, vous pavoiserez toujours le monde recréé par les peintres. Ici et là, parmi des paysages passionnés et secs, les gitanes vont vers le pinceau du peintre catalan et forment une sorte d'anneau autour de son chevalet.

La peinture est silencieuse ; elle peut apprivoiser les gitanes populaires d'aventures aristocratiques.

PIERRE MAC ORLAN.



Les marines de Cahours portent la marque d'une très fine sensibilité.

... CAHOURS CHEZ MADELEINE HORST

LA récente exposition de Maurice Cahours, à la galerie Madeleine Horst, est venue rappeler avec quelle sensibilité ce Montmartrois épris de la Bretagne sait traduire les finesses et les demi-teintes lumineuses du pays d'Armor. Cahours est un peintre d'atmosphère qui excelle à noter ses impressions rapides. Ses accords de tons sont aussi justes qu'imprévus. Rien de tapageur du reste ; au contraire, de la discrétion, de la distinction. Dieu sait si les peintres ont « utilisé » les paysages de Bretagne ! Cahours nous les rend neufs par la vision personnelle qu'il en donne.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte, Roger Boulet, Pierre Bizet).

L'OPINION DE DENIS MARION

SUR « HISTOIRE DE DÉTECTIVE »

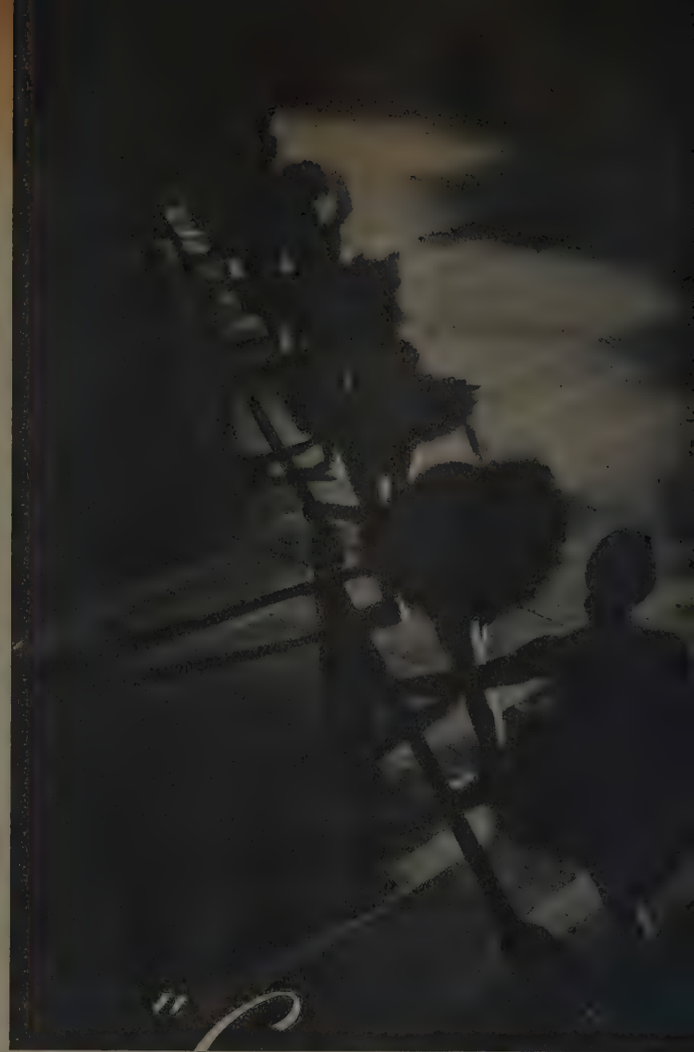
La pièce dont le film est adapté a été un des grands succès de Broadway bien que son auteur ne soit pas autrement connu. Le problème qui se posait à William Wyler est devenu le pont aux ânes des réalisateurs depuis que le cinéma est parlant : faut-il respecter le style théâtral de l'œuvre en présumant que c'en est la valeur essentielle ? (C'est ce que Cocteau a fait avec beaucoup de bonheur dans *les Parents terribles*.) Faut-il au contraire chercher systématiquement des équivalents cinématographiques aux effets de la scène et opérer en quelque sorte une traduction filmée ? (C'est ce que David Lean a fait avec *Brève rencontre* et plus récemment, Alf Sjöberg avec *Mademoiselle Julie*.) Faut-il recourir à une solution intermédiaire, dont l'un des critères possibles est une soumission intelligente au texte, considéré à priori comme également valable à la lecture, à la représentation théâtrale, à la radio ou à l'écran, pour peu qu'il reçoive chaque fois un traitement approprié ? (C'est ce qu'a fait, entre autres, Laurence Olivier pour *Henri V* et *Hamlet*.) Faut-il enfin ne voir dans l'œuvre adaptée qu'un simple point de départ qu'il est permis d'interpréter à sa guise ? (C'est la méthode d'Orson Welles.) Toutes ces théories sont bonnes, comme le montrent les exemples que j'ai cités, et toutes sont mauvaises, comme le prouvent d'autres exemples que je n'aurai pas la cruauté de préciser. En art, comme en amour et à la guerre, il n'y a que le résultat qui compte et selon le cruel adage d'Hollywood : « On ne photographie pas les bonnes intentions. »

En l'occurrence, William Wyler paraît n'avoir suivi aucune idée préconçue et a agi avec un pragmatisme bien américain. Il a indiscutablement conservé tels quels plusieurs éléments de la pièce : à commencer par le décor unique d'un commissariat newyorkais, dont il sort à peine, et auquel manque même, si je ne me trompe (mais il faudrait vérifier) le fameux quatrième mur qui sépare la scène du public.

Il est plus difficile, en revanche, faute d'avoir vu le spectacle, d'apprécier dans quelle mesure le jeu des acteurs a été transposé. L'extraordinaire Lee Grant, à qui est échu l'honneur sans précédent d'avoir obtenu au dernier Festival de Cannes le grand prix de l'interprétation féminine pour un rôle de second plan (récompense d'ailleurs entièrement méritée), avait joué mille fois son personnage avant de l'incarner à l'écran. Il serait intéressant de savoir ce qu'elle a modifié dans son jeu. Un parallèle pourrait être tracé avec Frederic March, comédien chevronné au cinéma, qui interprétant pour la première fois à l'écran le protagoniste de *Mort d'un commis voyageur* est parvenu à être plus théâtral qu'un acteur de tournée (et non sans mérite, puisqu'il a décroché de ce fait une récompense à Venise).

De même nous ne pouvons faire le départ entre ce que William Wyler a apporté de personnel par l'individualisation de certaines silhouettes et ce qui était déjà acquis par la mise en scène de la pièce. Toutefois, lorsqu'en assistant à un film, on éprouve le sentiment de la perfection (et c'est bien ce sentiment que procure *Histoire de détective*), il y a cent à parier contre un que ce n'est pas l'effet d'une coïncidence ou d'un hasard. Je ne crois pas qu'il y ait dans ces deux heures de projection une syllabe qui ne sonne pas juste, une image dont la nécessité puisse être discutée. Il n'y a qu'à s'incliner devant une pareille démonstration de virtuosité technique.

On me fera remarquer que jusqu'ici je n'ai rien dit du sujet lui-même. Ce n'est pas sans intention. Non qu'il soit médiocre, ou même indifférent, mais il n'y a pas de mesure entre ce qu'il représente et la manière prestigieuse dont il est traité. C'est d'abord un documentaire solide sur le fonctionnement quotidien de la police d'une grande ville. Notamment le couple de voleurs-tueurs professionnels, bourrés de drogue et coupés de l'humanité, est beaucoup plus près de la vérité que les poncifs romanesques de la Série noire ou les forçats innocents des romans feuilletons. C'est ensuite une étude psychologique, non de la déformation professionnelle chez un policier qui finit par voir les autres êtres, et jusqu'à la femme qu'il aime, sous le jour le plus péjoratif, mais du caractère d'un homme qui est invinciblement porté à torturer les autres et à se torturer lui-même et qui trouve dans une activité répressive la justification sociale de ses penchants. Il est dommage que les cinq dernières minutes gâtent par leur religiosité artificielle un fait divers dont la sauvagerie brutale faisait toute la valeur. Au moment où l'inspecteur marche sur le revolver que le tueur braque et où il aspire à la fois à être tué ou à triompher d'une manière écrasante de son antagoniste, il devient véritablement un personnage significatif et cesse d'être le figurant anonyme d'une des innombrables comédies sociales.



"Etudes"

QUATRE AUTEURS EN QUÊTE DE PERSONNAGES

Assis : MM. René JEANNE et Louis AUBER. — Debout : MM. TOUCHAGUES et Serge LIFAR.

René Jeanne reste silencieux, Touchagues ironique, Louis Auber grave. Les mains de Serge Lifar dansent dans l'air...

Il ne s'agit pourtant pas de projets en l'air.

Ces quatre auteurs, dans une pièce retirée de l'Opéra, préparent en secret, presque rituellement, un ballet... « Cinéma ».

Lifar en est toujours à son premier enthousiasme. Celui qui soulève les montagnes. C'est lui qui dit :

« La musique d'Auber est fine, spirituelle, les décors de Touchagues presque des poèmes, le poème de René Jeanne, un éclat de vie... »

De quoi s'agit-il ? Je devine plus qu'on ne m'explique.

Une variation sur le mot « étoile ».

Il y a plusieurs sortes d'étoiles, et toutes brillent à condition qu'elles restent dans leur écrin de ciel nocturne. Etoiles de la danse, étoiles du cinéma. Deux visages scintillants dans les « feux de la rampe ». Lifar incarnera justement Chaplin.

— Quel visage aura ce nouveau Charlot ?

— Celui des temps muets.. Celui du poète toujours un peu à l'écart de la fête... Né trop tôt ou trop tard, souffrant sur d'autres rythmes.

Martine Cadieu.

L'OPÉRA

Tous les exercices exigés des danseuses, du rat jusqu'à l'étoile, composent ce merveilleux spectacle que seul pouvait nous offrir le corps de ballet de notre Académie nationale de musique.

PAR ROBERT KEMP

IMAGINEZ un « ballet technique », où les jambes lancées, raidies, levées, repliées, balancées autour du genou, semblent les broches adroites, les broches infaillibles d'un métier à tisser... Elles vont par groupes, parallèles, séparées par des écarts égaux ; et les groupes se meuvent en « canon », comme lorsqu'on chante à plusieurs voix *Frère Jacques, dormez-vous ;* le mouvement du premier est repris par le second, uis par le troisième, pendant que les précédents poursuivent leurs dessins géométriques... e corps de ballet de l'Opéra est le seul au monde assez nombreux et riche de corps lancés, et d'acrobates entraînés, danseuses et danseurs, pour réaliser ce mécanisme parfait.

Etudes est un documentaire, en somme, sur les longs travaux auxquels sont astreintes outes petites, ou au sommet de leur carrière, du « rat » à l' « étoile », les artistes de a danse. Chaque matin, devant la barre fixe, elles se courbent, se relèvent, imposent des râces secrètement douloureuses à la chaîne de leurs vertèbres, au squelette invisible de urs hanches, de leurs jambes, de leurs bras. Ce sont les vrilles, ensuite, et les jetés-attus, et les pointes...

Et puis, voici Micheline Bardin, seule dans une salle à miroirs — faux miroirs — ù, une à une, de jeunes Micheline Bardin, vêtues comme elle, sont les reflets fidèles de ur modèle. Elle se contemple, illuminée, pâlie par les projecteurs. Mais les reflets se étachent ; les images « dans leur cadre gelées », eût dit Mallarmé, se mettent à danser. Douze Bardin accomplissent leurs prouesses. Voilà la danse à l'état pur. Il faudrait savoir ar cœur les proses miraculeuses de Valéry, qui chantent les mystères de *l'Ame et la Danse,* pendant que se déroule le miraculeux ballet. Que de louanges mérite M. Harold ander, qui a réglé cette robuste et fine machinerie avec tant de science et de goût.

Il fallait une musique... Le choix des illustres *Exercices et Etudes* de Czerny est fort pirituel. M. Knudage Riisager en a usé librement, coupant, cousant, transposant, rchestrant à sa fantaisie. Personne ne se fâchera. On peut, avec Czerny, prendre es familiarités ; ce n'est pas un saint de la musique... Il était fort ingénieux, voilà tout... u prélude, nous étions ravis. Nous reconnaissions les longues gammes, les gammes fusées e nos enfances ; mais elles se changeaient en colliers de diamants, de perles... Sur quel *empo* les prenaient les instrumentistes : le violon, la flûte, et jusqu'à la trompette, qui raçait des courbes comme une hirondelle après la pluie ; des paragraphes sonores, d'un ouffle ; comme la plume, d'un seul mouvement du poignet... Malheureusement le prodige 'a pas duré longtemps. Il y a eu des gaucheries, des lourdeurs, des choix discutables...

Décors très simples ; le plus beau, en somme, est formé des rideaux noirs, sur lesquels e promènent les cônes lumineux, les pinceaux de brume lumineuse, découvrant les jambes oses, et laissant les bustes dans l'ombre.

Tous les interprètes sont parfaits. On a applaudi Claude Bessy, Josette Clavier, lexandre Kalioujny... Au-dessus d'eux encore, il y a Michel Renault, au plus haut de a forme, et capable de « s'ennuyer en l'air », comme Vestris ; et il y a, aussi gracieuse ue robuste, virtuose étourdissante, Micheline Bardin, reine de la fête ; fée d'acier !

Il y a bien longtemps que je n'avais eu, même devant le ballet de l'Opéra, autant e plaisir... Consolation bien tonique, après les fadeurs d'*Elvire* ; et prophylaxie néces-aire contre l'ennui que nous versent ensuite, en averses, *les Fourberies de Scapin...*

(Photographies Serge Lido).

Les jeux sont ouverts à MARRAKECH

PAR MARCEL IDZKOWSKI

LE NOUVEAU CASINO contraste par le modernisme de sa blanche façade avec les pittoresques édifices de la vieille ville, dont la place Djemma-el-Fna constitue le plus fameux décor.

ORLY. Nous montons à bord d'un *Constellation* d'Air France. C'est un avion spécial qui assurera la première liaison directe Paris-Marrakech. Nous sommes soixante-cinq passagers : des girls, des journalistes, des artistes, des musiciens et, enfin, Pierre Louis-Guérin qui, assisté de son fidèle second René Fraday, transporte à Marrakech sa revue du Lido, ses attractions, ses décors, sa troupe.

— C'est une histoire de fous, nous explique Pierre Louis-Guérin, mais j'aime beaucoup les fous. Le mien se nomme Jean Bauchet ! Je le rencontre il y a quelques semaines et il m'annonce la prochaine ouverture du Casino de Marrakech... en pleine brousse ! Notre dialogue est pour le moins curieux. Pour la première fois, au Maroc, me dit-il, l'autorisation des jeux a été accordée ; aussi aurai-je la boule, la roulette, le chemin de fer et même un banquier qui taillera pour nous au baccara. J'ai une salle de théâtre de cinq cents places, un hall où l'on dansera sur une piste de verre. « Pouvez-vous m'aider ? » s'inquiète Jean Bauchet. Devant l'audace d'un tel projet je n'ai pas hésité et j'ai offert à Bauchet mon spectacle du Lido. Pendant quatre jours, j'ai monté un spectacle de variétés pour ne pas fermer mon établissement et, demain soir, le Tout-Marrakech verra la revue du Lido.

MARRAKECH. Tout le monde descend. Notre arrivée fait sensation. Nous nous installons à l'hôtel de la Mamounia. Les girls répètent déjà sur la scène du Casino, et Pierre Louis-Guérin, impeccable organisateur, est partout à la fois, transmettant ses ordres à ses collaborateurs, de Jean Ysaye à Miss Blue-Bell, de Georges Cravenne à Mulot d'Air France... et, à l'heure H, le Casino de Marrakech fut inauguré. Le rêve de Jean Bauchet devenait une réalité. S. E. El Glaoui, Pacha de Marrakech, faisait son entrée, accompagné de son fils S. E. Si Brahim, caïd de Telouet, et de M. Marcel Hutin, secrétaire général de la Résidence. Il y avait là — en tenue de soirée — les plus éminentes personnalités du Maroc et le spectacle du Lido fut longuement applaudi.

Pendant quatre jours les représentants de la presse française et étrangère vécurent des journées inoubliables. S. E. El Glaoui nous accueillit dans son palais, S. E. Si Brahim nous offrit en son palais une diffa particulièrement réussie, tandis que de son côté l'intendant général du pacha Si Hadj Ider offrait le lendemain soir une autre diffa, au cours de laquelle les girls du Lido se rencontrèrent avec les danseuses berbères. Nous visitâmes la Medina, le quartier ô combien réservé, la Mella, nous déambulâmes sur la place Djemma-el-Fna, où le conteur d'histoires et le charmeur de serpents attirèrent notre attention... et comme tout bon touriste européen nous fîmes nos achats dans les souks, ramenant des babouches et des tapis après des marchandages classiques.

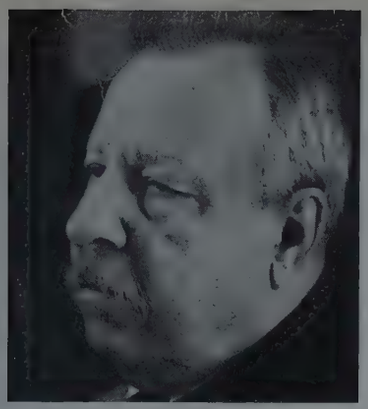
— Quel prix tu veux, fit un marchand, le prix véritable ou à marchander ?

Nous demandâmes le véritable et il accepta la moitié !

LA place nous manque pour tirer les conclusions de ce voyage-éclair à Marrakech, mais il est certain que grâce à l'impulsion de Jean Bauchet Marrakech peut, avec la construction de nouveaux palaces, devenir le Cannes du Maroc. Bientôt avec les progrès de l'aviation il est évident que nous irons passer notre week-end à Marrakech, le temps d'admirer le ciel bleu, faire un banco... et acheter quelques babioles dans les souks.

Si Hadj Ider, intendant de S. E. le Pacha El Glaoui, a offert aux girls du Lido une diffa et le traditionnel thé à la menthe.

PETITES CHRONIQUES



NÉCROLOGIE

Benedetto Croce

L'ILLUSTRE philosophe italien (notre cliché) s'est éteint récemment. Si sa vigueur intellectuelle n'avait en rien été diminuée par les années, son âge — il est mort à 86 ans — l'avait contraint depuis un certain temps à ne plus quitter son appartement du palais Filomarin à Naples. L'activité de Benedetto Croce s'était exercée à la fois dans le domaine littéraire et dans le domaine politique. Historien, critique, mais avant tout philosophe, il avait obtenu une audience étendue d'un public cultivé. Ses livres, entre autres celui sur le matérialisme historique et économique marxiste et celui sur l'esthétique, sont de ceux auxquels on peut toujours se référer pour l'acuité de l'analyse et les larges perspectives qu'ils ouvrent. Croce fut aussi mêlé de près à la politique de son pays. Sénateur, ministre, il représentait des tendances libérales.

Abel Lefranc

UN très grand érudit vient de disparaître avec Abel Lefranc qui pendant de nombreuses années, professa au Collège de France et à l'Ecole des Hautes Etudes et qui laisse en outre une œuvre considérable. Ce sont surtout ses travaux sur Rabelais et sur Shakespeare qui ont assis sa réputation dans le monde savant. Fondateur de la *Revue des études rabelaisiennes* qui devint la *Revue du seizième siècle,* il a donné avec ses élèves, notamment Henri Clouzot et Jacques Boulenger, une édition de Rabelais qui exigea des années de recherches et qui est un monument. Abel Lefranc a, d'autre part, consacré plusieurs volumes à soutenir avec autant de fougue que de ténacité que l'œuvre de Shakespeare doit être attribuée à William Stanley, sixième comte de Derby.

Commandeur de la Légion d'honneur, Abel Lefranc, qui était âgé de quatre-vingt-neuf ans, appartenait à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Jean Panhaleux

JEAN PANHALEUX, secrétaire général du parti radical et radical-socialiste, qui vient de mourir à l'âge de soixante et un ans, était conseiller municipal de Paris et conseiller général de la Seine, président de la commission et membre du conseil de surveillance de l'Assistance Publique. Sa brillante conduite durant les deux guerres lui avait valu la médaille militaire, les croix de guerre 1914-1918 et 1939-1945 avec palmes, la médaille de la résistance, la grand-croix de la Légion franco-belge. Il était officier de la Légion d'honneur.

Mgr Chollet

SOUFFRANT depuis plusieurs semaines, l'archevêque de Cambrai, Mgr Jean Chollet, a été emporté par une crise d'urémie. Il avait quatre-vingt-dix ans et il était le doyen de sacre de l'épiscopat français. Il occupait le siège de Cambrai depuis 1913, ayant été avant évêque de Verdun et professeur à l'Université catholique de Lille. Il célébra en 1936 ses noces d'or sacerdotales et fut nommé en 1944 secrétaire de la commission permanente des cardinaux et archevêques de France.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'AMÉRIQUE LATINE :

Albert Gilles, *l'Uruguay, pays heureux* (Nouvelles Editions latines, 382 pages). Ce volume résume l'essentiel de ce que nous devons savoir d'une nation qui a donné à la France de nombreux gages de sa fidèle amitié. On lira avec un intérêt particulier, dans le chapitre relatif aux influences étrangères, l'histoire dramatique de cette « Légion française » qui, en 1843, groupa sous la direction du vaillant colonel Thiébaut tout ce que Montevideo comptait de grognards émigrés après Waterloo et de libéraux réfugiés sous la Restauration. Elle lutta héroïquement pour sa nouvelle patrie contre le dictateur argentin Rosas. On ne s'étonne pas, dès lors, qu'en 1914 et 1940 l'Uruguay ait ressenti profondément le drame de la France combattante et manifesté une sympathie dont témoigne la prospérité d'un lycée français qui reste, à côté de ceux de Rio et de Buenos-Aires, *primus inter pares.*

Comme le rappelle André Maurois dans sa préface, trois de nos poètes, Lautréamont, Laforgue et Supervielle, sont nés à Montevideo. L'auteur rappelle ce dicton uruguayen : « A l'Espagne nous devons langue et religion ; à la France, notre culture et nos lois ; à l'Italie, notre agriculture ; à l'Angleterre, notre commerce ; à l'Allemagne et aux Etats-Unis nous ne devons que des déboires. »

L'HISTOIRE ANECDOTIQUE :

Jules Bertaut, *Amours tendres et tragiques* (Amiot Dumont, 200 pages). S'il fallait choisir parmi la douzaine de récits que réunit sous ce titre un peu nostalgique le nouveau volume de la collection « l'Histoire en flânant », ce serait sans doute à l'évocation du dernier amour de Chateaubriant qu'irait notre préférence. Surtout épistolaire, l'idylle entre l'Enchanteur, bientôt ambassadeur à Rome, et la jeune Léontine de Villeneuve, Cévenole, se poursuit pendant des années avant la rencontre de Cauterets, poétisée dans les *Mémoires d'outre-tombe.*

On retrouve la prédilection et la compétence de l'auteur dans les récits qui se rattachent à cette période propice aux amours brillantes et souvent dramatiques que fut la fin du XVIIIe siècle. Ils font revivre les mélancoliques figures de Marie-Antoinette et de ses derniers « amoureux » ; de Charlotte Corday et d'Adam Lux ; de Mme de Custine et d'un ancien sans-culotte, le maçon Gérome ; du fils de Talleyrand, Charles de Flahaut.

En refermant ce livre agréable et documenté, on se demande ce qu'il faut le plus admirer de la facile chaleur des cœurs à cette époque ou de leur paradoxale discordance avec les tragiques événements au milieu desquels ils s'épanchaient...

ALBERT MOUSSET.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

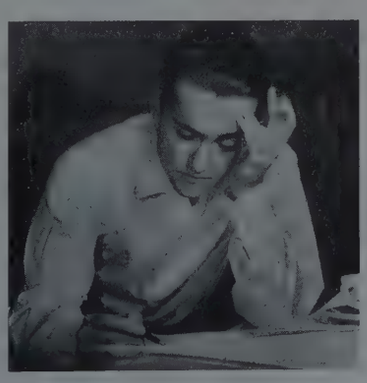
Le Joueur de flûte

LA Radiodiffusion-Télévision Française consacrera la soirée du samedi 13 (à 21 h. 45) à l'œuvre maîtresse de Marius Constant, compositeur français, lauréat du prix Italia en 1952, qui partage sa récompense avec un auteur transalpin, son aîné, Ghedini. La partition de notre compatriote est intitulée : *le Joueur de flûte.*

Plusieurs mois d'un travail assidu ont permis, grâce aux efforts de Françoise-Yvonne Bril et de Raymond Verchère, ingénieur du son, conjugués avec ceux de l'artiste créateur et des interprètes, de réaliser le montage et l'enregistrement de ce ballet radiophonique, sur magnétophone. L'argument est emprunté à la légende allemande du charmeur de rats qui parvint à débarrasser la ville de Hameln des rongeurs qui l'infestaient en les entraînant vers l'eau où ils se noyèrent et qui, devant l'ingratitude publique, emmena les enfants de la ville, par le même procédé, vers un lieu inconnu... La musique est prévue pour un orchestre de quinze instruments solistes. Marius Constant a des trouvailles. Pour évoquer les rats, il confie un texte simple à chanter aux enfants et cet air, amplifié, repiqué à double vitesse, imite à s'y méprendre le bruit des animaux. De nombreuses variations sont venues se greffer sur le sujet initial, et Marius Constant fait appel à différents groupes sonores. Le cor anglais, aux accents voisins de ceux de la flûte à bec médiévale, joue un rôle de premier plan. Plusieurs personnages nouveaux interviennent, héros de divertissements qui sont en marge de la légende. Voici un chef d'orchestre qui paraît aux sons de la trompette et du quatuor à cordes ; puis une « prima donna », imitée par un violon. Le principe essentiel qui préside à la réalisation de ce ballet radiophonique est le style du leitmotiv rythmique. La scansion, importante, s'impose à l'ouïe, comme la beauté des costumes et de la chorégraphie s'impose au théâtre à la vue des spectateurs. C'est ainsi que Marius Constant oriente les pièces radiophoniques vers une voie nouvelle.

W.-L. LANDOWSKI.

L'auteur du « Joueur de flûte » : MARIUS CONSTANT.



CALENDRIER DES CONCERTS

GAVEAU
Mardi 16 déc.
21 h. (Kiesgen-de Valmalète)

Société Philharmonique de Paris
Récital du pianiste
ALES DE VRIES

LES AMÉRICAINS CONSERVENT... LE SOUVENIR D'APPERT

THE National Conners Association des Etats-Unis d'Amérique a le privilège, à l'occasion du deux centième anniversaire de la naissance de Nicolas Appert, de le saluer en sa qualité de bienfaiteur de l'humanité et de présenter ce témoignage à la municipalité de Massy, ville où le génie d'Appert s'est réalisé dans un achèvement inoubliable. »

Cette phrase conclut un parchemin que l'Association nationale des conserveurs américains vient d'offrir à la ville de Massy. C'est en effet le 23 octobre 1752 que naquit Nicolas Appert. L'éclatant hommage que lui rendent les Etats-Unis rappelle opportunément son nom aux Français. Car Appert n'est pas connu dans son propre pays autant qu'il le mérite. En découvrant, en 1809, après quatorze années de patientes recherches, que l'on pouvait conserver les aliments en les faisant chauffer dans un récipient hermétiquement clos, Appert donna naissance à toutes les industries modernes de la conserve.

Les conserveurs américains ont entendu célébrer le souvenir de l'inventeur français. Au cours des cérémonies qui eurent lieu au siège de leur Association nationale, leur président, M. F. C. Heinz (à gauche sur notre cliché), a remis à M. de Juniac, ministre plénipotentiaire de France, le parchemin destiné à la municipalité de Massy. Le buste d'Appert dominait la scène.

UNE EXPOSITION MARIANNE PERETTI

MARIANNE PERETTI expose à la Galerie Mirador, place Vendôme, les gouaches qu'elle a ramenées de ses voyages en Grèce et en Espagne. Cette jeune artiste se distingua d'abord en illustrant des livres (*l'Almanach de Saint-Germain-des-Prés, le Voyage de Paris à Saint-Cloud par mer* et le guide Odé sur *l'Espagne*). Ses gouaches révèlent une artiste sensible, à la palette riche et à la vision personnelle. Marianne Peretti refuse de s'abandonner à une poésie facile et ne dédaigne nullement d'affronter la difficulté. Elle s'affirme comme une artiste de qualité, qui, avec la présente exposition, vient de se placer à la tête de la jeune génération.

LES SPECTACLES

ATELIER
250e
LA TÊTE DES AUTRES
de Marcel Aymé
location 14 jours d'avance

TH. des VARIETES
N'ÉCOUTEZ PAS, MESDAMES !
avec
SACHA GUITRY

GRÜND

Un beau livre pour la jeunesse

LES FLEURS DE LA VERTE ESPÉRANCE

250 Poèmes de France
De Villon à Valéry

Illustrations en couleurs
fort vol. cart. 975 fr.

GRÜND

LIVRES D'ENFANTS...

Pour les plus petits, beaucoup d'images

Les livres d'enfants n'ont pas encore leur Goncourt ni leur Renaudot. Ils n'en possèdent pas moins une clientèle assidue et chaque année plus nombreuse, qui encourage les éditeurs à chercher de nouvelles formules, tout en persévérant dans celles qui ont fait leurs preuves.

Nous signalions la semaine dernière la vogue persistante des « petits livres » où quelques lignes d'un texte simple accompagnent de nombreuses images. En voici un nouveau contingent . il nous est offert par la collection « Minou » (1). Celle-ci place ses lecteurs successivement des deux côtés de la barricade : côté chats, avec *Pauvre Kitty*, côté souris, avec *Moussie, Missie, Macky*.

Aux bambins d'un âge un peu plus avancé, la collection des « Contes de Tatie » (2) présente, en deux volumes dont le premier comprend *Douze Histoires de bêtes*, et le second *le Loup et le Renard* et *les Trois Petits Cochons*, des récits plus longs et agréablement illustrés.

Avec « Les Albums merveilleux » (3), nous retrouvons les « petits livres » et nous avons déjà vanté les mérites du *Bébé de Goudron* et du *Caneton aventureux*. A rapprocher de celui-ci : *le Petit Canard de François*, extrait de la série « La cage aux merveilles » (4) ; celle-ci s'inspire également, mais sur plus grand format, de la formule « petits livres ».

***

Les Editions de l'Amitié (G.-T. Rageot) avec leur collection « Heures joyeuses » demeurent fidèles à leur but, qui est d'offrir aux jeunes des livres intelligents, dont les aventures passionnantes apportent toujours une connaissance nouvelle sur le monde et ses habitants, hommes ou bêtes.

Après *le Don de la jungle, la Panthère blanche, Longues Oreilles* et tant d'autres ouvrages remarquables, sa série « Nature » s'enrichit d'un nouveau volume contant l'histoire d'un oiseau que la littérature avait quelque peu négligé depuis La Fontaine : *Plumes noires* est l'histoire d'un corbeau sauvage apprivoisé par des fermiers. L'auteur, J. W. Lippincott, a étudié en naturaliste la vie des corbeaux durant cinquante années avant d'écrire ce livre. Le résultat de ses expériences surprendra le jeune lecteur, qui rêvera sans doute d'apprivoiser à son tour un des frères de Cra-Cra.

Dans *Pépito, Indien caraïbe*, R. et S. Waisbard nous emmènent au Venezuela. Le petit Français Jaki rencontrera là-bas Pépito et Catita, deux jeunes créoles qui deviendront ses amis et l'aideront à faire l'apprentissage de la vie vénézuélienne.

Avec *les Compagnons de Wolfel*, Claude Appell nous ramène en France, au cœur de l'Alsace pittoresque et traditionaliste. Inspirés par une légende locale, six garçons et une fille vivant dans un petit village au pied des Vosges, jouent aux « Ombres de fer », bande de hardis compagnons qui autrefois débarrassèrent l'Alsace des bandits et des pillards. Leur esprit de camaraderie et leurs bonnes intentions feront connaître aux compagnons des aventures passionnantes, qui enchanteront les garçons.

Rappelons également que les Editions de l'Amitié éditent une publication bimensuelle, *Terre des jeunes*, qui sait être attrayante tout en maintenant une tenue morale et intellectuelle que l'on aimerait voir plus souvent respectée dans les journaux destinés à la jeunesse.

Pour les jeunes, l'instructif mêlé à l'agréable

Il est toujours difficile d'enseigner en amusant.

La collection « Ma première bibliothèque » (5) semble pourtant y avoir réussi, avec un ouvrage comme *Voyages et naufrages mystérieux*. En une centaine de pages qu'André Jourcin a semées de gravures souvent fort animées, l'auteur, A. Jaulgonne, a conté les plus passionnantes aventures vécues par les navigateurs depuis Hannon et par les aéronautes jusqu'à Andrée.

C'est également un ouvrage plaisamment didactique que le *Lulli* de Madeleine Doumerc (6). *Des cuisines royales à l'Opéra* : ce sous-titre annonce à lui seul le caractère anecdotique du livre. Le roman vécu du génial florentin est conté ici avec beaucoup de vie. Le style est alerte, les scènes vont un train d'enfer, au rythme de dialogues pleins de vivacité. Un semblable mouvement anime les dessins — dont plusieurs en couleurs — dus à André Hofer.

L'art, l'histoire...

Abordons maintenant les ouvrages destinés aux grandes personnes, sans quitter le royaume de la musique.

Les « Editions d'Histoire et d'art » (7) viennent en effet de publier une *Histoire illustrée de la Musique*. Dire que l'auteur en est René Dumesnil, c'est déjà affirmer la qualité du volume. Il était délicat de condenser en un peu plus de deux cents pages, en partie occupées par de nombreuses gravures, un sujet qui emplirait aisément des volumes. Il fallait, en ne disant que l'essentiel, éviter cependant de composer un simple répertoire. René Dumesnil a su naviguer habilement entre ces deux écueils, se bornant à citer nombre d'auteurs secondaires pour réserver aux maîtres des pages de critique dont la pénétration n'étonnera pas ceux qui connaissent cet éminent musicologue.

GEDALGE

ÉTRENNES 1953

Victor Hugo
LES MISÉRABLES
Ch. Dickens
DAVID COPPERFIELD
chaque vol. 400 p. 1.700 francs
J. d'Agraives
LA CITÉ DES SABLES
Rosny Aîné
LA GUERRE DU FEU
Andersen
NOUVEAUX CONTES
chaque vol. 272 p. 1.000 francs
A. Lichtenberger
MON PETIT TROTT
M. Doumerc
LULLI
chaque vol. 240 p. 825 francs
P. V. Margueritte
POUM - ZETTE - AME D'ENFANT
Prix : 775 francs
La Fontaine
FABLES
L. Carroll
ALICE AU PAYS DES MERVEILLES
Grimm
BLANCHE-NEIGE
LE ROMAN RENART
chaque vol. 96 p. 450 francs
Chaque volume abondamment illustré en noir, orné de hors-texte en couleurs. Cartonnage luxe, sous couvre-livre en trichromie.
En vente chez tous les libraires

Deux nouveautés chez votre libraire : **SUNDARI, LA SPIRITUALITÉ, feo 450 fr. Dr LEFEBURE, LA RESPIRATION ET LA CONCENTRATION MENTALE feo 670 fr.** Aryana, 36, r. Grég.-de-Tours, VIe. CCP 3047-39.

Les Editions Gautier-Languereau

18, RUE JACOB PARIS (6e).

LES ALBUMS DE BÉCASSINE

Texte de CAUMERY - Illustrations de J.-P. PINCHON

Relatent les aventures de la célèbre héroïne, grande amie des enfants. *Le plus grand succès de la littérature enfantine depuis la Ctesse de Ségur*

21 TITRES

L'album ft. 22×32 sous cartonnage fort, entièrement illustré en couleurs contenant une histoire complète pouvant être lue isolément ..... 450 fr.

POUR LES TOUT PETITS

L'ALPHABET DE BÉCASSINE ft : 22×32 sous cartonnage souple ..... 200 fr.

BÉCASSINE MAITRESSE D'ÉCOLE ft : 22×32 sous cartonnage souple ..... 320 fr.

Les Contes de Tatie

de merveilleuses histoires
une présentation nouvelle

24 pages en couleurs

COUVERTURE CARTONNÉE
LAQUÉE-LAVABLE

LE LOUP ET LE RENARD
LES TROIS PETITS COCHONS
LE CHAT BOTTÉ
PARADES DES LÉGENDES
12 HISTOIRES DE BÊTES
LA PIERRE DE FEU

200 francs

del DUCA - Paris

UN CADEAU UTILE ET AGRÉABLE

J.-B. VALET

ARTS ET TRAVAUX DU FOYER

1 volume relié de 352 pages avec 145 planches sous couverture laquée ..... 950 fr.

Une multitude de conseils pratiques pour l'entretien et l'embellissement de nos maisons.

LES ÉDITIONS OUVRIÈRES
12, av. Sœur-Rosalie, Paris (13e)

...LIVRES D'ÉTRENNES

« Un concert de Berlioz en 1846 » caricature allemande appartenant au musée de l'Opéra et extraite de l'« Histoire illustrée de la musique ».

SI la musique se prête assez difficilement à l'illustration, les Beaux-Arts ouvrent dans ce domaine des horizons infinis, que les éditeurs ne se font pas faute d'explorer. Ces possibilités ont tenté M. Albert Champdor qui ouvre, avec un volume consacré à *l'Alhambra de Grenade,* une collection dont « les hauts lieux de l'histoire » (8) fournissent le thème. *Babylone et Mésopotamie, les Ruines de Palmyre, la Vallée des Pharaons, Cités mayas* seront les prochains ouvrages de la série. Il conviendra d'en soigner la partie photographique, qui, dans l'*Alhambra de Grenade,* ne semble pas absolument parfaite. On ne peut en revanche formuler de réserves ni sur le texte, d'une solide érudition, ni sur la belle typographie.

LES éditions S. N. E. P.-Illustration publient de leur côté un très bel album (plus de cent reproductions en couleurs) consacré à l'évolution de la grande peinture étrangère qui fait suite à celui qui avait déjà paru sur l'histoire de la peinture française. M. Roger Baschet a écrit pour cette suite de reproductions en couleurs particulièrement soignées de chefs-d'œuvre une pénétrante étude où il montre que l'histoire de chaque école étrangère est celle « d'une lignée d'êtres enfermés à l'origine dans les frontières de leur race » mais que l'évolution sociale et la suppression progressive des barrières entre les peuples poussent vers un art international : écoles italienne, flamande, hollandaise, allemande, espagnole, anglaise, nées sous des cieux divers, dans un feu d'artifice de génies qui étaient le fruit de chaque sol mais qui se confondent aujourd'hui en une école presque unique prenant la plupart de ses mots d'ordre à Paris.

Bernard Champigneulle et Jacques Boussard : *les Deux Iles* (Darantière, 28, rue de la Tournelle).

VOICI un livre qui comblera les amis de Paris et les amis des beaux livres. Bernard Champigneulle nous apprend d'abord tout ce que l'historien d'art pouvait nous dire de la Cité ; mais dès qu'il a franchi la passerelle de l'Ile Saint-Louis, il trouve tout naturellement un accent familier et tendre et il glisse, pour son plaisir et pour le nôtre, aux confidences sur son « île bien-aimée ». La poésie intime de ce texte est parfaitement accordée aux lithographies de Jacques Boussard. Le premier composé à la main par Marcel Mouillot, les secondes passées à la presse par L. Detruit, font de ce livre, conçu par le maître imprimeur Darantière, un ouvrage très digne du cœur de Paris qu'il illustre.

Y. F.

... La littérature classique...

ET voici venir, cohorte plus austère, les volumes où l'illustration s'efface peu à peu pour laisser au texte la place prépondérante.

C'est le cas notamment de l'anthologie présentée par René Poirier sous le titre *250 poèmes de France* (9). Il y a toujours un peu d'arbitraire à rassembler des vers de poètes nombreux — ici 114 exactement — et divers — la liste s'ouvre avec Villon et se clôt avec Valéry. Le choix de quelques strophes dans l'œuvre de chacun est évidemment trop subjectif pour ne pas prêter à la contestation. Il suffit à l'auteur de ne pas commettre d'omissions trop notoires, et de ne pas ériger son propre goût, en maître trop absolu. M. René Poirier n'a pas donné dans ce travers : il n'a censuré personne. Son éclectisme permet au lecteur de découvrir de belles pièces que seuls connaissent ceux qui ont la patience de les chercher chez des maîtres un peu oubliés aujourd'hui.

Chaque âge de la poésie française est précédé d'une illustration caractéristique dont le pinceau de Marc Doelnitz a discrètement nuancé les teintes. Le choix des distiques qui annoncent ces différentes époques semble particulièrement heureux. Il n'est pas toujours dénué d'ironie, et l'on ne rencontre pas sans sourire cette citation de Hugo qui ouvre les pages consacrées aux romantiques :

O poètes sacrés, échevelés, sublimes,
Allez répandre vos âmes sur les cimes.

N'est-ce pas là bien souvent tout le romantisme ?

D'AUTRES soucis inspirent les réalisateurs de la collection « Minerve » (10). La réputation des classiques Garnier n'est d'ailleurs plus à faire. Ici, il s'agit avant tout de présenter des œuvres dans leur intégralité, en les accompagnant des notes et des commentaires les plus propres à en éclairer la lecture. Notes et commentaires sont généralement demandés à des universitaires ou à des érudits dont les titres sont unanimement reconnus. C'est ainsi que Henri Martineau, Yves Le Mir et André Dumas ont respectivement présenté les nouvelles éditions de trois livres illustres : *le Rouge et le Noir, les Liaisons dangereuses, les Contemplations.* La qualité du papier, de la typographie et de la reliure est aussi parfaite qu'à l'accoutumée dans chacune des trois présentations sous lesquelles nous sont offerts ces volumes.

... Et les œuvres modernes

SI les classiques conservent le public le plus vaste et, avec juste raison, le plus fidèle, le roman moderne tente lui aussi bon nombre de lecteurs. Ceux qu'attire spécialement la littérature d'outre-Atlantique liront avec intérêt *le Secret perdu,* de Jessamyn West (11). L'auteur est l'une des rares femmes américaines qui aient réussi à conquérir un très large public. Proclamé « livre du mois » par la critique au début de 1951, *le Secret perdu,* drame de la vie dans un hospice, a trouvé en Anne Marcel une excellente traductrice.

Une poignante tristesse émane de ces pages. On sent que la traductrice a exprimé dans notre langue l'âme même du récit.

Les bricoleurs ne sont pas oubliés

SI vous aimez embellir vous-même votre intérieur, aménager une pièce, confectionner de petits meubles, si vous vous livrez volontiers aux plaisirs du jardinage, *Arts et travaux du foyer* (12) est un livre fait pour vous. Vous y trouverez quantité de conseils pratiques dont la compréhension se trouve grandement facilitée par de nombreux schémas. Quelques titres de chapitres donneront une idée de la variété des sujets abordés : *Aménagements intérieurs de la maison, l'électricité à la maison, petits travaux d'entretien domestique, travaux d'extérieurs, jouets, la bicyclette,* etc.

(1 et 2) Editions Del Duca. — (3) Gautier-Languereau. — (4 et 5) Bias. — (6) Gedalge. — (7) Plon. — (8) Albert Guillot. — (9) Gründ. — (10) Garnier. — (11) Stock. — (12) Editions ouvrières.

ÉDITIONS D'HISTOIRE ET D'ART

RENÉ DUMESNIL
HISTOIRE DE LA MUSIQUE
Une nouvelle édition d'un livre devenu classique
Un vol. in-4° (18×24) avec une centaine d'illustrations en héliogravure. **1.500 fr.**

GONZAGUE TRUC
HISTOIRE DES LITTÉRATURES
Les littératures de tous les temps et de tous les pays
Un vol. in-4° (18×24) illustré de 160 héliogravures ..... **1.800 fr.**

LIBRAIRIE PLON

STOCK publie:

JESSAMYN WEST
LE SECRET PERDU
Un bon roman, long, chaleureux, généreux, étrange, riche en détails et en caractères vigoureux

R. PENN WARREN
AUX PORTES DU CIEL
Ce roman situe Penn Warren au premier rang des romanciers contemporains

NEVIL SHUTE
LE SIXIÈME LIVRE
roman
par l'auteur de LE TESTAMENT, 36e édition

OCTAVE AUBRY
de l'Académie française
LA RÉVOLUTION FRANÇAISE
1 vol., **600** gravures, **6** planches en couleurs relié sous jaquette en couleurs : 4.000 F.
Dans la même collection et du même auteur: **NAPOLÉON**
1 vol., **1.000** gravures, **10** pl. couleurs, relié, jaquette coul. : 4.000 F.
COLLECTION IN 4° FLAMMARION

COLLECTION DES CLASSIQUES GARNIER
... la plus riche, la plus sûre, la moins chère

LA SEULE
où un grand nombre de titres sont présentés sous
TROIS RELIURES DIFFÉRENTES :
Pleine peau souple, tête or (**Collection Minerve**) : **1.350** à **1.650** fr. le volume
Imitation parchemin, avec coins, dos aquarellé. . : **900** fr. le volume
Demi-basane genre ancien, fers spéciaux . . . . . : **1.110** fr. le volume
TOUTES LES GRANDES ŒUVRES CLASSIQUES DE VILLON A VICTOR HUGO
En vente chez tous les libraires. — *Envoi sur demande du catalogue détaillé*
ÉDITIONS GARNIER, 6, RUE DES SAINTS-PÈRES, PARIS

LE GÉNÉRAL DE MONSABERT A BARCELONE

LE 11 novembre, la colonie française de Barcelone avait demandé au général de Monsabert de venir remettre des décorations à des personnes qui s'étaient particulièrement signalées lors du dernier conflit. C'est en effet par les Pyrénées-Orientales que passèrent de nombreux évadés de France. Prêtres, professeurs, industriels, simples employés se dévouèrent alors pour faciliter ces passages, recueillir et cacher ces évadés.

Au cours de cette cérémonie, le général de Monsabert remit également des décorations à des anciens combattants des deux guerres français et espagnols. A la faveur de ce voyage, il prit contact avec les autorités espagnoles de la ville et de la province, et fit devant eux une conférence sur la campagne d'Italie.

Notre photographie montre le général en conversation avec le capitaine général de la province de Catalogne, le général Sanchez ; au fond, le maire de Barcelone.

CINÉMA ET PUBLICITÉ

M. Jacques ZADOK, Directeur Général de CINÉMA & PUBLICITÉ, en conversation avec M. André GILLOIS, de la RADIODIFFUSION FRANÇAISE.

AU Palais de Chaillot, M. Jacques Meynot, président, M. Jacques Zadok, directeur général, M. Peissert, directeur général adjoint de Cinéma et Publicité, ont convié l'élite des milieux du commerce, de l'industrie et de la publicité à une présentation de films publicitaires.

Pendant plus d'une heure, les spectateurs, après avoir applaudi deux excellents dessins animés de Walt Disney, ont pu apprécier la qualité et l'intérêt des œuvres qui leur étaient présentées. Faisant appel aux dessins animés comme à la vue directe, au noir et blanc comme à la couleur, tous ces films ont montré les trésors d'ingéniosité, d'esprit et de goût mis en œuvre par les réalisateurs en faveur des grandes marques qui leur avaient fait confiance.

Nulle propagande ne pouvait être plus efficace en faveur de la publicité et les 2.000 spectateurs n'ont pas ménagé leurs approbations avant d'aller féliciter les organisateurs qui recevaient ensuite dans le grand hall du Palais de Chaillot.

Dans le compte rendu de la conférence de Jacques Sorbets sur le Groenland, nous avons par erreur donné à M. Waerum, ambassadeur de Danemark en France, le nom de Svenningsen.

AU CLUB DE LA PUBLICITÉ

LE Club de la publicité vient de fêter son dix-huitième anniversaire en son hôtel de l'avenue de Villiers, au cours d'une soirée fort animée. A la table du président Robert Krier on remarquait M. Charles Maillard, président d'honneur du Club et de la Fédération française de la publicité, ainsi que M. Henri Hénault, nouveau président de la Fédération, qui vient de succéder à M. Bernard de Plas.

Cette fête anniversaire donna l'occasion à de nombreux artistes de se faire applaudir. Citons les Faux-Frères, Fred Mélé, Bernard Lavalette et Graziella Sciutti, que nous voyons sur la photographie ci-dessous en compagnie du président Robert Krier, qui lui adresse les compliments du Club.

POUR STE-ANNE DU CONGO

Nous avons déjà signalé l'importance des moyens financiers nécessités par l'achèvement de la cathédrale de Sainte-Anne du Congo. Une initiative vient d'être prise, en vue de réunir des fonds, par les amis de Sainte-Anne, qui organisent en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois un concert spirituel, dimanche prochain 14 décembre.

DEUX HOTELS DE QUALITÉ ★ ★ ★ ★

NICE

ATLANTIC

au centre de la ville élégante

PLAZA ET FRANCE

200 chambres - 150 salles de bains

sur la mer et les jardins - Garages

Même administration : Hôtel SPLENDID - CHATEL-GUYON

AGID, propriétaire

L'ANNIVERSAIRE D'AUSTERLITZ

LA cérémonie par laquelle les « Corniches » (élèves des classes de préparation à Saint-Cyr) célèbrent traditionnellement l'anniversaire de la victoire d'Austerlitz s'est déroulée aux Invalides le dimanche 30 novembre.

Après une courte allocution de M. Christian Pasteau, président général des Corniches, le général de Larminat, qui présidait la cérémonie, a, pour ses jeunes auditeurs, défini en termes élevés la mission de l'officier.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Marseille fête son archevêque

LA vaste nef de la cathédrale de Marseille était trop petite le 23 novembre pour accueillir les nombreux fidèles venus assister aux fêtes des noces d'or sacerdotales de Mgr Delay. L'archevêque de Marseille célébra lui-même la messe en présence des autorités civiles et militaires. Le cardinal Gerlier retraça les étapes de la vie de l'heureux jubilaire. Une autre cérémonie a eu lieu en l'église Saint-Vincent-de-Paul, où Mgr Dubourg, archevêque de Besançon, magnifia le sacerdoce.

La Sainte-Cécile chez les luthiers

SUIVANT la tradition, les membres du groupe des luthiers et archetiers d'art que préside M. Emile Français ont assisté à la messe de sainte Cécile célébrée en la Chapelle des Dominicains. Elle était dite à l'intention de deux luthiers décédés pendant l'année : Paul Kaul et Charles Quenoil. Un très beau programme musical fut exécuté pendant la cérémonie par la harpiste Lily Laskine et le violoniste Roland Charmy. M. Xavier Guetner tenait l'orgue.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Jumping d'honneur au Canada Toronto

IL faut imaginer le « Horse Show de Toronto » dans le cadre coloré de la « Royal Winter Fair », cette grandiose foire-exposition qui groupe au début de chaque hiver les produits du sol et les plus beaux spécimens d'animaux des immenses territoires du Canada.

Le concours hippique ne fut qu'une attraction parmi bien d'autres de cette arche de Noé à l'échelle de l'Amérique du Nord. Irlande, France, Mexique, Etats-Unis et Canada avaient détaché là-bas leurs équipes d'Harrisburg et de New-York. Le team français — MM. du Breuil, Lefrant, d'Oriola, sous la direction du colonel Cavaillé — prit cette fois le meilleur. Si nous avons été seconds dans la Coupe des Nations aux U. S. A., surclassés de 3 points par le Mexique, nous galopons brillamment en tête dans celle de Toronto, devant l'Irlande et les Etats-Unis.

La belle tenue de notre équipe fut accueillie avec enthousiasme. M. Guérin, ambassadeur de France, et Mme Guérin assistèrent à la première journée du « Show » déclaré ouvert par M. Louis O. Breithaupt, gouverneur de l'Ontario. Le lieutenant-colonel Stuart Bates, ancien champion international, présidait la réunion ; le brigadier-général Tope Cole siégeait au jury. Réception au mess des officiers de la Garde, garden-party chez lady Eaton permirent à nos officiers de prendre contact avec une société qui se souvient de nos traditions et apprécie notre culture.

TRÉ-HARDY.

UNE RÉVOLUTION MÉNAGÈRE

DE nombreuses personnalités appartenant aux milieux les plus divers ont assisté au cocktail offert en ses salons par Varnett à l'occasion de la première présentation en France des appareils électro-ménagers américains Hotpoint. Le commerce radio-électrique était, cela va de soi, très largement représenté. M. Varnett accueillait les invités, entouré de MM. Bernard Strauss et Bidet, de M. John Haigh, consul des Etats-Unis et de madame. Les différents appareils dont le fonctionnement est entièrement automatique furent unanimement admirés. Ils apportent une véritable révolution dans le domaine électro-ménager.

A gauche : M. Varnett ; auprès de lui notre directeur de publicité.

SAMEDI-SOIR

L'HEBDOMADAIRE DE CLASSE

LES ARCHÉOLOGUES SUR LES TRACES DE L'HYDRE

D'IMPORTANTES découvertes archéologiques viennent d'être faites en Argolide, et plus particulièrement sur l'emplacement de la cité antique de Lerne, où, selon la légende, Hercule abattit l'hydre à sept têtes. Situé à 10 kilomètres d'Argos et planté d'arbres fruitiers, le site exploré est une petite colline ovale.

Les trouvailles consistent en une trentaine de vases (la plupart à l'état de débris) aux formes inconnues jusqu'ici, en sept squelettes de diverses dimensions, en une coupe en terre cuite, en murs et terre-pleins de maisons.

Selon les archéologues, ces découvertes sont de nature à jeter la lumière sur les faits réels qui, à cette époque lointaine, donnèrent naissance à des mythes célèbres rapportés par les auteurs de l'antiquité. Elles permettront, au surplus, de déterminer avec plus d'exactitude les diverses phases de la période du bronze.

Les travaux d'exploration au site de Lerne sont dirigés par M. John Casky, directeur de l'Ecole archéologique américaine, assisté de deux archéologues hellènes, M^lle Halepas et M. Haritonidis.

CONSTANTIN COUKIDIS.

PRÉSENTATION SONORISÉE D'UNE COLLECTION

LE musée de la Bénédictine de Fécamp vient de présenter à Paris (Galerie Royale) une sélection des œuvres qu'il contient. Le public a pu ainsi admirer des pièces qui offrent un vif intérêt. Cette présentation apportait en outre une nouveauté : l'utilisation à Paris d'un dispositif déjà mis au point à Fécamp et qui permet d'éclairer tour à tour chaque objet ou groupe d'objets tout en le commentant par un texte diffusé par haut-parleur. Ainsi le visiteur est assuré d'un commentaire médité et écrit par un spécialiste et par conséquent tout à fait pertinent.

COURTOISIE ET RAPIDITÉ : NOUVEAUX SUCCÈS D'AIR FRANCE

QUELQUES jours après que M^me Thomé-Patenôtre, sénateur, eut remis à M. Max Hymans, président du conseil d'administration d'Air France, le diplôme de la courtoisie décerné à notre grande compagnie aérienne (cliché ci-contre) celle-ci a apporté une nouvelle preuve de sa vitalité en inaugurant sa nouvelle liaison Paris-Tokio en 41 h. 10. Le raid est coupé seulement par trois escales. M. Parodi, secrétaire général du ministère des Affaires étrangères, était de ce premier voyage, ainsi que M. Max Hymans et un groupe de parlementaires, parmi lesquels le général Kœnig et M. Jules Nigay. MM. Nishimura, ambassadeur du Japon, et Lemaire, secrétaire général à l'aviation civile et commerciale, les saluèrent à leur départ.

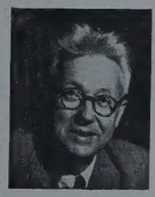
NOUS AVONS LU POUR VOUS

Nouveau traité complet d'échecs

André Chéron : *Nouveau Traité complet d'échecs*. Tome I : la Fin de partie. (Ed. Yves Demailly, Lille.)

Dans les 800 pages d'une typographie serrée que l'ancien champion de France vient de publier, nos lecteurs auront certes l'occasion de retrouver quelques-unes des études et des analyses qui ont paru ici-même. Mais ils feront encore bien plus de découvertes, car c'est l'œuvre de vingt années de travail acharné qu'André Chéron se décide à faire connaître. Non seulement, elle contient tout ce qui existait de valable dans les recherches antérieures, mais elle les corrige, elle les complète et forme un manuel indispensable à tout joueur.

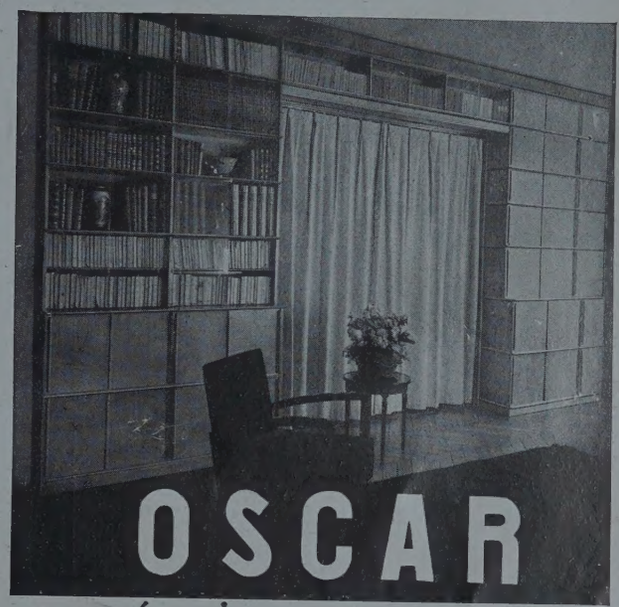
Au total, sur les 1.100 fins de partie que contient le volume, on en trouvera 300 qui sont entièrement originales. D'autre part, pour ceux qui aux échecs cherchent l'agrément d'une belle combinaison plutôt que l'amélioration de leur technique, ce livre constitue aussi la meilleure anthologie existante des finales artistiques. Toutes les catégories de joueurs y trouveront donc profit.



MARCEL DEFOSSE.

CADEAUX D'HIER ET D'AUJOURD'HUI

L'EXPOSITION de la galerie d'art du Grand Dépôt a pour but de montrer comment les Arts du feu permettent de répondre à l'usage séculaire d'exprimer par un cadeau les sentiments affectueux : amour, amitié, reconnaissance. L'exposition commence au XVIII^e siècle. Elle comprend aussi des cristaux, des opalines, des verreries merveilleusement favorables aux jeux de la lumière. Et les coupes, les vases, les plats affirment la verve des céramistes d'aujourd'hui. Une exposition bien tentante aux approches des fêtes.



équipe vos murs

La conception moderne du mur équipé par Eléments apporte à votre intérieur un gain de place important et une ambiance d'élégance et de goût véritable. Les Eléments OSCAR, en chêne ou acajou, munis de portes coulissantes en bois ou en glaces, sont prévus pour le rangement des livres, disques, linge, vaisselle, etc...
Catalogue n° 82, tarifs et devis gratuits sur simple demande.

Expositions Permanentes
15 rue Tronchet - Paris-8^e - Tél. : Anjou 88-30

Arosa

Féerie en blanc sous un ciel bleu

GRISONS ★ SUISSE ★ 1800 MÈTRES

Forfait pour 7 jours	lits	Fr. s. min.	Fr. s. max.
Hof Maran (nouv. bât.) ...	100	192.—	288.—
(anc. bât.) ...		176,50	242.—
Arosa Kulm	170	192.—	288.—
Tschuggen Grandhôtel ..	180	192.—	288.—
Excelsior	100	192.—	288.—
Des Alpes	60	176,50	250.—
Eden	70	176,50	250.—
Seehof	110	176,50	250.—
Valsana	100	176,50	250.—
Alexandra Golf Hôtel	90	169.—	227.—
Bellevue	110	169.—	227.—
Berghotel Prätschli	80	169.—	227.—
Raetia	90	169.—	227.—
Hohenfels	80	169.—	227.—
Post-und Sporthôtel	70	169.—	227.—
Alpensonne	40	148.—	198.—
Suvretta	40	147.—	190.—
Belvédère-Terrasse	70	143,50	198.—
Tanneck		126,50	160.—
Merkur	40	143,50	198.—
Surlei	40	143,50	210.—
Streiff-Juventas	50	143,50	210.—
Anita	40	140.—	175.—
Berghus	40	140.—	190.—
Touring	30	136.—	175.—
Gentiana	30	136.—	175.—
Rothorn	80	136.—	190.—
Hubelsee, garni	35	chambres	4,50/8.—

Kursaal-Casino avec jeu de boules.

Programme d'hiver 1952-53

Décembre	26	Match de championnat hockey sur glace Arosa : Zurich.
	31	Concours de saut à ski de Saint-Sylvestre.
Janvier	10-11	Championnats suisses de patinage artistique.
	13	Match de hockey sur glace Wembley Lions : Zurich.
	18-25	Courses de chevaux.
	24	Stade d'Obersee : Fête de glace.
	25	Tests officiels suisses de patinage.
Février	10	Concours international de saut à ski avec participation des meilleurs sauteurs du monde.

Région de ski idéale ; la plus grande école suisse de ski (40 instructeurs et guides) ; piste de slalom ; nouveau stade de sport (800 places) ; 4 skilifts ; tremplin de saut ; 4 patinoires ; curling rinks ; hockey ; skijöring.

Renseignements et prospectus : Agences de voyages, Office national suisse du tourisme à Paris (2^e), 37, boul. des Capucines, et à Nice, ou Office du tourisme Arosa. Association des Hôtels de sport, Arosa.

Comité de Direction :
Président : Vincent Delpuech.
Directeur : G. Cahen-Salvador.
Administrateur : S.-M. Quilici.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ

13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
Georges Oudard
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

TARIFS D'ABONNEMENT

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégraphique : ÉDIFRANCILUS

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	AB¹ N° 1	AB¹ N° 2	AB¹ N° 3	AB¹ N° 4
Un an...	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités. **L'abonnement n° 2** est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ». **L'abonnement n° 3** se compose des 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux : « Noël », « Salon de l'Automobile » et « Printemps ». **L'abonnement n° 4** comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux, et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

★

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

ÉCHOS et NOUVEAUTÉS

DEUX ACCESSOIRES

réellement indispensables compléteront votre confort à bord de votre bateau.

a) La toilette porcelaine s'effaçant dans l'épaisseur de la cloison.

b) Le Kid (w.-c. de format réduit), offrant tous les avantages des grands.

La même maison construit tous autres accessoires, tels que chaine, ancres, compas, lochs, winches, etc.

Éts Cl. Bonnet et Fils, 4, rue de la Bastille, Paris. Tél. : ARC. 95-00.

CLIMATISATION

Embellissez et modernisez votre garage et vos ateliers par la pose d'un plafond Vitrex. Vous

Concessionnaire Peugeot à Montrouge (Seine).

réaliserez ainsi très économiquement une climatisation, hiver comme été. Les voitures seront protégées du gel, de la poussière et de la chaleur.

Demandez la documentation 50 à Vitrex, 27, rue Drouot, Paris, qui installe dans toute la France.

AUTOMOBILISTES, CECI VOUS INTÉRESSE...

Votre moteur est fatigué, ne tire plus.

Vous consommez *trop d'huile, trop d'essence.* Avec une immobilisation réduite, et une dépense minime, les segments Original « Cords » vous redonneront souplesse et joie de conduire.

Consommation d'huile radicalement stoppée. Consommation d'essence fortement diminuée. Compression retrouvée.

Tous les segments multiples sont pareils? Non ! Voici les raisons qui motivent le choix de la marque Cords :

1° Concavité des éléments assurant lubrification immédiate lors des départs à froid ;

2° Ils se conforment de suite aux cylindres ovalisés ;

3° Pression uniforme et constante, sur les parois du cylindre ;

4° Possibilité de tiercer les coupes évitant toutes pertes de compression.

Exigez Cords de votre réparateur, vous serez émerveillés du résultat. La documentation F. I. est adressée sur demande aux Établissements Cords, 7, rue des Acacias. Paris (17e).

Ce texte est faux ! Il fallait électro-copier l'original

Vous faut-il le double d'une lettre reçue, d'un rapport, d'un dessin, d'un article de journal, d'une page de livre? Sans le détacher, mettez-le dans un Develop. 110 secondes après, vous avez une copie garantie sans aucune faute ni différence, même avec 20.000 chiffres ou un texte étranger. Coût : moins qu'un recopiage ; économie : 94 % de temps. Électrique et automatique, Develop rend mille services dans tout bureau et gagne vingt fois sa vie. Pas de mécanique délicate, ni de manipulation compliquée. Essai gratuit.

Grog et Cie, 37, avenue George-V, Paris (8e). Balzac 63-50 (12 lignes).

PAS DE COURANTS D'AIR

derrière votre fenêtre... si elle équipée avec les joints métalliq Benoît. Suppression radicale infiltrations de vent, pluie, brui odeurs et poussières. Augmentat de température de 4 à 6° ; économ de chauffage de 35 % ; garan dix ans. Des milliers de référenc

Demandez notre documentation n°

Joints métalliques E. Benoit & C 11, rue des Petites-Écuries, Paris (10

TAItbout 66-24 et 25.

Agences à Alger, Tunis, Casablan

AVIS AUX
PROPRIÉTAIRES DE 4 CV RENAULT

Depuis juin 1951, la Régie Renault équipe toutes les 4 CV avec les amortisseurs Allinquant-De Carbon (licence De Carbon). Plus de 650.000 amortisseurs sont ainsi en circulation sur ces voitures à la plus grande satisfaction des usagers.

De très nombreux propriétaires de 4 CV sorties avant cette date, désirant profiter des avantages très sensibles que procurent ces amortisseurs (tenue de route améliorée, sécurité de conduite totale, conservation de la voiture) nous vous informons que le « Montage Mercur » permet dorénavant de monter les amortisseurs Allinquant-De Carbon sur toutes les 4 CV quelle que soit leur date de sortie.

Montage dans tous les bons garages Stations service spécialisées :

S.S.S. - 11, r. Belgand, LEVALLOIS - PER. 42-20
ALL-CAR - 136, r. de Flandre (19e) - NOR. 55-00
Il est prudent de prendre rendez-vous

SUVRETTA HOUSE

Pension depuis 30 Francs Suisses par jour

ouvert du 15 Décembre au 15 Mars

SUVRETTA HOUSE ST./MORITZ

ST./MORITZ

OBLIGATIONS DU TRÉSOR
à 2, 4, 6 et 8 ans *

COUPONS payés d'avance
+ PRIMES de REMBOURSEMENT
= RENDEMENT CROISSANT
de 4,17 % à 6,07 %

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 4e trimestre 1952. N° 203. — Printed in France.